

## Nouveautés

---

Number 139, Fall 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51260ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(2005). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (139), 6–29.

## BIOGRAPHIE ROMANCÉE

SYLVIANE SOULAINÉ  
**Johan Beetz. Le petit grand Européen**

XYZ éditeur, Montréal, 2004, 168 p.

(Collection « Les grandes figures »)

Ceux et celles qui se sont déjà rendus à Natashquan, le pays de notre barde national Gilles Vigneault, sont passés par Baie Johan Beetz. Peu savent ce que fut le personnage qui a donné son nom à ce petit village nord-côtier, surnommé, en raison de sa petite taille, « le petit grand Européen ». D'origine belge, issu d'un milieu aristocratique, Johan Beetz est arrivé au Québec en 1897, déjà propriétaire de ce qu'il croit être une confortable maison qu'il a achetée sans la voir d'un certain Weiner, mais qui s'avère à ses yeux, une fois rendu sur place, un véritable camp. Qu'à cela ne tienne ! Lui qui s'est exilé dans un nouveau pays à la suite de la mort inattendue de sa jeune épouse, fait contre mauvaise fortune bon cœur. Grand amateur de chasse et de pêche, explorateur aussi, il s'intéresse à son nouvel environnement et à ses habitants qui le lui rendent bien, car ils l'apprécient au plus haut point, surtout depuis qu'il a épousé une jeune fille de Piashti-Baie, que les concitoyens rebaptisent Baie Johan Beetz, pour rendre hommage à ce grand savant, qui a organisé le blocus du village lors de l'épidémie de la grippe espagnole en 1918.

Sylviane Soulainé suit à la trace ce grand, cet étonnant personnage que fut Johan Beetz et nous livre une riche biographie (et non un récit) de celui qui fut à la fois un grand naturaliste, l'un des plus illustres ornithologues du Québec,



un homme de science éminent, qui a amené avec lui dans l'au-delà le secret de la momification des animaux, un éleveur de renards argentés, qui fera la lutte à la Compagnie de la Baie d'Hudson en épousant la cause des trappeurs, tant blancs qu'indiens, un dessinateur, un écrivain, un docteur en vupiculture, un vétérinaire, un homme d'affaires et un père de famille aussi attentif que généreux. Mais il n'avait pas toujours bon caractère et avait des ennemis qui l'ont empêché d'utiliser son titre de docteur, obtenu pourtant d'une institution québécoise reconnue.

Johan Beetz, on le voit à la lecture de la biographie de Sylviane Soulainé, fut un homme célèbre, qui a fait beaucoup pour la science et l'environnement au Québec. Il méritait certes de figurer dans cette belle et riche collection, qui me semble un beau fleuron de la maison XYZ. Le texte de Soulainé est d'un intérêt soutenu, plein de renseignements et d'une grande qualité, ce qui fait honneur à la collection et à la maison.

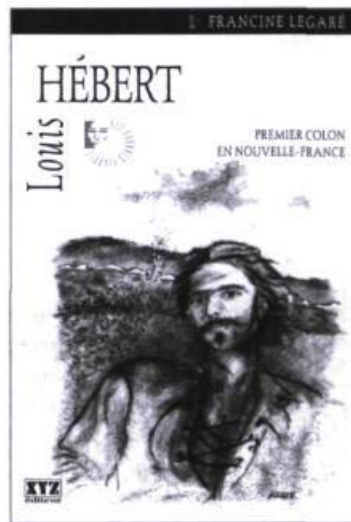
AURÉLIEN BOVIN

FRANCINE LÉGARÉ  
**Louis Hébert. Premier colon en Nouvelle-France**

XYZ éditeur, Montréal, 2004, 155 p.

(Collection « Les grandes figures »)

Quand on s'attarde à l'histoire de la Nouvelle-France, rares sont les occasions de croiser Louis Hébert. Les ouvrages le présentant ne sont pas légion dans les manuels. Francine Légaré a le mérite d'avoir gratté cet anonymat relatif qui nous privait d'une prise de vue sur notre passé colonial. En effet, la vie de cet homme



va de pair avec les débuts laborieux de la Nouvelle-France. Climat nordique qui sévit plus de la moitié de l'année, récoltes anémiques, écorchures iroquoises. Hébert tente d'en faire abstraction en nourrissant le projet de cette deuxième France en terre d'Amérique où des familles entières s'enracineraient.

Louis Hébert. Premier colon en Nouvelle-France, c'est surtout la collusion d'un rêve avec la réalité. Les compagnies chargées du développement de la colonie étaient mues par des visées plus mercantiles que démographiques. Les Marchands de Caen, de Rouen ou de La Rochelle ne voient que le profit au détriment de l'avenir du nouveau pays. Surexploitation des ressources naturelles, mensonges, chantage, complots, refus de collaborer avec les colons de première souche, tout est mis en œuvre pour décourager ces résistants tenaces qui abandonnent familles et biens en France pour fleurir leur avenir dans ce sol encore en friche. Pourtant, malgré les aléas météorologiques et institutionnels, Louis Hébert menait une vie fondamentalement heureuse entre sa famille, ses champs et ses analyses d'apothicaire.

Louis Hébert. Premier colon en Nouvelle-France est un récit historique rigoureux, didactique, il renseigne d'abord. Les détails de l'époque sont d'une grande précision. La force de l'auteure réside dans la poésie qu'elle a insufflée à sa prose, comme le rêve de ces colons qui tentaient de percer un mur construit sur des impossibles.

ARIANE OUIMET



## ESSAI

ALEXANDRE STEFANESCU  
et PIERRE GEORGEAULT [dir.]

**Le Québec français.**

**Les nouveaux défis**

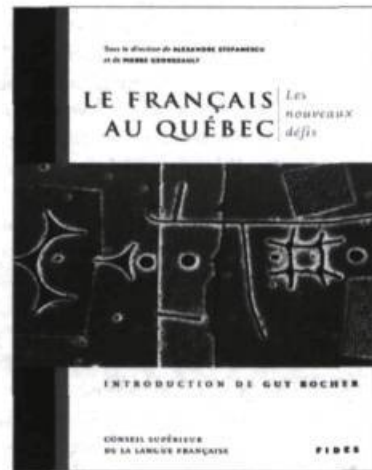
Montréal, Fides, 2005, 622 p.

Sous les auspices du Conseil supérieur de la langue française et faisant suite au volume *Le français au Québec, 400 ans d'histoire, Le Québec français* rend compte du travail de nombreux consultants et spécialistes ayant participé à sept tables rondes qu'a animées Alexandre Stefanescu. Il constitue donc, comme le rappelle la présidente du Conseil, Nadia Bredimas-Assimopoulos, une réflexion libre touchant la langue et les nouvelles technologies, la langue et la diversité culturelle, la langue et l'immigration, la langue et le droit, l'économie, l'enseignement ainsi que les langues des nations autochtones habitant le territoire québécois. Autrement regroupés en deux grandes parties, soit le « Statut de la langue » ou sa « Qualité », on peut donc lire 17 sous-chapitres où les spécialistes ont reformulé le point de vue de la cinquantaine de personnes qui ont participé aux ateliers thématiques évoqués plus haut. En introduction et faisant le survol des chapitres du livre, Guy Rocher, penseur et acteur de la question québécoise en lien avec la langue, rappelle le chemin parcouru par notre société depuis la crise de Saint-Léonard jusqu'à maintenant. S'appuyant sur la réflexion d'ensemble, le sociologue conclut que le sort de la langue française déborde aujourd'hui le cadre du Québec, soulignant à son tour « la responsabilité essentielle » de notre État dans la francophonie internationale. Pour leur part, en conclusion, Pierre Georgeault et Alexandre Stefanescu dégagent de manière limpide certaines conclusions qui s'imposent dont celles-ci : le consensus linguistique pour la langue commune nous a donné la paix sociale ; une « redéfinition » citoyenne doit être faite en fonction de la capacité de pouvoir parler en français dans la vie publique ; les immigrants non francophones doivent pouvoir compter sur une formation adéquate assurée par l'État concernant l'apprentissage du français ; l'ouverture au plurilinguisme « interne » doit viser à assurer la protection des langues autochtones et constitutionnaliser la protection de la langue de la minorité anglaise ; l'ouverture à la francophonie

internationale doit se faire de manière responsable ainsi qu'une politique de plurilinguisme « externe » doit favoriser la promotion des aires linguistiques (hispanophones, lusophones, arabophones...) dans le monde. Les deux auteurs insistent à juste titre sur l'accent à mettre sur la qualité de la langue française que nous voulons parler, avec ses variantes lexicales ou phonétiques, bien sûr, et sur la fierté de parler cette grande langue. Ils en appellent aussi à « une véritable politique d'enseignement des langues » faisant en sorte qu'on « améliore sensiblement l'enseignement de l'anglais et (qu'on) se dote de programmes d'enseignement des langues étrangères ». MAIS, dirait celui qui fait ce compte rendu, pourvu qu'on redéfinisse le temps et le moment scolaire d'enseignement dévolus à la deuxième et à la troisième langue. Autrement, on continuera d'enseigner l'anglais longtemps et mal à propos, nuisant ainsi à la première langue,

flouant l'enseignement rationnel de l'anglais et remettant toujours une troisième langue à un espace horaire et pédagogique utopique.

ANDRÉ GAULIN



FRED JEROME

**Einstein. Un traître pour le FBI**

traduction de NICOLE DECOSTE,

préface de FRANÇOISE BALIBAR

Éditions Frison-Roche, Paris, 2005, 348 p.

L'enquête minutieuse et véritablement historique que Fred Jerome a menée à partir du dossier d'Albert Einstein au FBI, déclassifié à 95 % en 2000, accumule les révélations étonnantes dans une perspective politique qui, par sa présentation attrayante, tient en somme du roman policier où le suspect n° 1 est le plus célèbre scientifique du monde et le meneur de la traque, le tout puissant chef du FBI, l'aujourd'hui tristement célèbre Edgar Hoover, obsédé par le « péril rouge » et animateur du maccarthysme de sinistre mémoire.

Grâce à ce dossier minutieux et obsessionnel, qui n'arrivera jamais à faire d'Einstein un espion communiste, nous découvrons le savant en militant passionné, courageux et conscient des droits de l'homme et de la démocratie partout dans le monde et spécialement aux USA, patrie d'adoption ravagée à la fin de sa vie par la « guerre froide » et l'impérialisme guerrier. Nous découvrons aussi un certain esprit politique qui s'enflamme à nouveau aujourd'hui depuis un fameux et terrible 11 septembre !

Effrayantes constantes anti-humanistes d'une culture et d'une histoire...

Dans son dernier message (13 avril 1955), Einstein résume ainsi sa vie et son idéal : « Tout ce à quoi j'aspire, c'est de servir la vérité et la justice, dans la mesure de mes faibles forces, au risque de ne plaire à personne ».

Il faut savoir gré à notre collègue belge Nicole Decoste d'avoir su nous donner, dans la langue de Norge et de Simenon, *The Einstein File* de Fred Jerome paru à New York en 2002.

MARCEL VOISIN





## POÉSIE

BENOÎT CHAPUT

*Loïn de nos bêtes* suivi de  
*Les bonnes intentions*

Éditions Trois-Pistoles.

Notre-Dame-des-Anges, 2005, 57 p.

Les éditions Trois-Pistoles rééditent les deux premiers recueils de poèmes de Benoît Chaput, *Loïn de nos bêtes* et *Les bonnes intentions*, le premier étant paru d'abord aux éditions L'Oie de Cravan en 1992 et l'autre, chez Myrdinn, à Brive, en 1998. Toute la mièvrerie du petit texte de présentation (où l'on apprend que « La poésie ne doit jamais pleurer, elle doit mettre les larmes aux yeux ») est due à Pierre Peuchmaurd, qui ne semble pas trop s'en faire avec la rigueur de ses propos : « Il me semble que je pensais ces choses en lisant *Loïn de nos bêtes*, et comme ce sont des choses justes, cela veut dire que la poésie de Benoît Chaput est juste, je veux dire exacte ». On pourrait soutenir aussi bien le contraire : l'inquiétude à peine dévoilée et le ludisme (parfois très austère) de ces vers nous donnent à lire tout, sauf une poésie qui tâcherait de nous « mettre les larmes aux yeux ». Rien n'est juste, ou exact, ici, tout chambranle derrière une apparente cohésion : « Il couche son ventre ° sur une pierre ° sur une très grosse pierre ° au bord de l'eau ° Il se laisse bercer ° laisse monter les petits insectes ° à ses cheveux ° fixe sans y penser ° les lichens sur la pierre ° Il aimerait être un chat ° et ne plus jamais ° ne plus jamais penser ». Des mots qui auraient pu, au premier coup d'œil, être écrits par un enfant ; mais la répétition de certains vers (qui se produit dans presque tous les poèmes), alors qu'elle devrait peut-être nous assurer de la justesse de ces « Quelques mots clairs », laisse entendre plutôt une sorte d'incertitude quant à la teneur de l'affect. Une anomalie persiste, qui nous garde loin du poème et empêche la complaisance.

VINCENT LAMBERT

je n'ai rien à expliquer  
cette douleur restera entre Anatole et moi  
enveloppés dans une couverture  
sauf la fiction pareille à ta maladie  
elle toussse du sang elle tache tes habits

CATHERINE LALONDE

*Cassandre*

Québec Amérique, Montréal, 2005, 88 p.

*Cassandre*... Tout un programme. Dès le seuil du poème de Catherine Lalonde, le titre évoquant le tragique destin de ce devin féminin antique nous avertit que la tranche de vie qu'on s'apprête à offrir à notre regard de lecteur traitera de douleur, d'épuisement vain et de désillusion. Une expérience du corps et du cri qui n'est pas sans rappeler la tension que subit le corps dansant, bien connue de l'auteure, elle-même danseuse contemporaine. Catherine Lalonde sait explorer tous les univers créateurs avec brio et intensité, comme le prouvent les nombreux prix et concours qu'elle a remportés. Pour *Cassandre*, elle confie avoir « voulu [s]'amuser à écrire en mâle » (*Voir*, 28 avril). Mais c'est le personnage féminin à qui la voix masculine s'adresse tout au long du poème qui est mis en avant. Érotique, choquant, dérangeant, cru, dur, violent, charnel... Voilà comment on pourrait qualifier ce poème. Capucine, ou Cassandre, est avant tout canine. L'image de la chienne, une chienne de femme pour une « chienne de vie », les rapports maître / esclave au sein du couple, un amour intensément trouble et la voix « mâle » qui s'y exprime font de ce poème un ensemble animal, écrit avec les tripes et qui résonne quelque part dans le ventre, voire plus bas. Ici, peu de sentiments, pas d'eau de rose. Et pourtant... Pourtant, ce poème ne cesse de crier, de hurler, de supplier pour avoir un peu de douceur, un peu de vie, un peu d'amour. Si la vie de Capucine ressemble à un fardeau déjà trop lourd et trop amer pour pouvoir encore la bercer d'illusions, si Cassandre ne sait que trop bien prévoir ses souffrances futures, il n'en reste pas moins que le « je » masculin s'acharne à lui transmettre de l'amour, à lui prouver que la vie a du prix. Si la danse est faite de satisfaction en germe dans un acharnement douloureux et épuisant, il faudrait lire ce poème comme on le danserait. Ainsi de cette noirceur originelle finira par naître, à force d'efforts, un être porteur d'es-

poir... Écriture du ressassement, la langue très imagée, très rythmée laisse malgré tout place à une respiration relativement apaisante. Cette longue litanie hurlée parvient à toucher une oreille, sinon approbatrice, du moins attentive, et cette oreille est en premier lieu celle du lecteur.

LUCIE LAGARDÈRE

TANIA LANGLAIS

*La clarté s'installe comme un chat*

Les herbes rouges, Montréal, 2004, 73 p.

Comme dans le précédent recueil de Tania Langlais, *Douze bêtes aux chemises de l'homme*, les poèmes de *La clarté s'installe comme un chat* se présentent dans un état d'extrême fragilité : auparavant, un drame, une brisure, s'est produite, dont l'écriture porte les traces et qu'elle doit investir. Mais d'où vient, en ce cas, que cette écriture de l'après-coup s'énonce avec autant de légèreté, de grâce : « cela semble simple parfois ° tes jouets me rappellent ° le bruit léger des pages qu'on tourne ° cela n'a rien de la description ° je suis fatiguée de porter ton visage ». Le vers de Tania Langlais est immédiatement reconnaissable par ses maladroites calculées, ses brusqueries, par son côté à la fois émêché et incisif. Quelques scènes esquissées, où les objets les plus triviaux sont subitement détournés de leur fonction d'usage et récupérés par le fantasme : « je n'arrive plus à supporter ta chemise », « ta balançoire reste le plus grand souffle », « le drame ton foulard bleu ciel ». Ici encore, comme dans *Douze bêtes aux chemises de l'homme*, ces objets dispersés sont les restes d'un être retiré de l'existence, un enfant, avec lequel est pourtant maintenue une intimité très perceptible et presque sensuelle : « je n'ai rien à expliquer ° cette douleur restera entre Anatole et moi ° enveloppés dans une couverture ° sauf la fiction pareille à ta maladie ° elle toussse du sang elle tache tes habits ». Le poème en deuil n'explique rien, ne décrit rien ; sa raison d'être est de retracer, d'ouvrir à plus grand que lui et de maintenir l'ouverture.

VINCENT LAMBERT





MARIE UGUAY

**Poèmes**

Éditions du Boréal, Montréal, 2005, 212 p.

MARIE UGUAY

**Journal**

Texte établi, annoté et présenté

par STÉPHAN KOVACS

Montréal, Éditions du Boréal, 2005, 331 p.

Événement dans le monde littéraire québécois que la parution, chez Boréal, des œuvres dorénavant « complètes » de Marie Uguay, en cette année où elle aurait fêté son cinquantième anniversaire de naissance. On savait depuis longtemps que la poète avait laissé plusieurs écrits dignes d'être éventuellement publiés, mais il aura fallu attendre près d'un quart de siècle avant d'y avoir accès. L'attente n'aura pas été vaine, et on comprend Stéphane Kovacs, le compagnon de Marie Uguay, celui qui a hérité de tous ses écrits et qui a ainsi pris en charge leur parution, d'avoir voulu prendre un long recul avant d'entreprendre ce travail, tant plusieurs de ces pages sont bouleversantes.

L'œuvre de la poète nous est offerte en deux volumes. Le premier, *Poèmes*, réédite ses trois recueils (*Signe et rumeur*, *L'outré-vie* et *Autoportraits*) en ajoutant plusieurs textes poétiques inédits (« Poèmes en marge », « Poèmes en prose »). Le deuxième, *Journal*, présente le journal intime de la poète, soit le contenu d'une dizaine de cahiers écrits entre novembre 1977 (le moment où elle revient chez elle après avoir subi une opération à la jambe) et l'automne 1981, quelques jours avant sa mort, le 26 octobre.

C'est la troisième fois que les recueils de Marie Uguay sont réédités, fait rarissime en poésie. Les autres rééditions, au Noroît, celle de 1986 et celle de 1994, comportaient déjà 12 textes inédits. « Poèmes en marge » en compte 30 et « Poèmes en prose », 23, tous écrits à l'époque où s'élaborait *Autoportraits*. Même si ces poèmes n'ont pas été retenus par la poète pour figurer dans celui-ci, ou constituent carrément, pour les textes en prose, des premiers jets, on y retrouve une qualité d'écriture évidente et des thèmes semblables à ceux que l'on retrouve dans les trois recueils, surtout le dernier : l'amour, le désir, la sensualité, les gestes du quotidien, la nature, la ville, l'espace... Les impressions et résonances provoquées par ces divers éléments de la réalité sont en quelque sorte réfléchies dans l'écriture, avec la sensibilité et l'authenticité qu'on lui connaît.

On y sent aussi la douleur, la quête de sens (dont il sera plus explicitement question dans le *Journal*), de même qu'un sentiment de solitude et de recueillement devant tout ce qui constitue la vie : « Maintenant je marche au dedans de moi ° je suis seule inondée d'une pâle clarté légèrement fauve ° tant de paysages s'attellent à mes côtés ° [...] / il y a la mer ou la ville ° la même multitude ° la multiplication d'appels ° de supplications de visages ° de disparitions et d'apparitions ° maintenant je suis seule à jamais » (p. 165). Certains poèmes en prose s'apparentent beaucoup (trop ?) au journal intime : on s'y sent très près des écrits autobiographiques. On est ainsi à même de constater que la frontière entre le poème et l'écriture personnelle (celle du *Journal*) est mince, et poreuse, de là sans doute le sentiment d'authenticité perceptible dans toute l'œuvre poétique de Marie Uguay. À noter le texte de présentation de Jacques Brault, qui reprend plusieurs passages de son avant-propos à l'édition de 1986.

La production poétique de Marie Uguay est désormais éclairée, enrichie par les quelque 300 pages de son *Journal*, établi, annoté et présenté par Kovacs, qui, dans son introduction, situe en quelques phrases le parcours de l'écrivaine, et explique la façon dont il a procédé pour établir la présente édition, en faisant voir comment ces écrits autobiographiques sont « imbriqués » dans le travail poétique de Marie Uguay et qu'il lui est apparu « important de préserver cette particularité, une sorte d'écho entre les deux genres d'écriture » (p. 11). Force est de reconnaître, en effet, que ce journal est une œuvre véritablement « littéraire », portée par un langage poétique évocateur et vibrant. Cela constitue, en quelque sorte, un aperçu de la genèse de l'œuvre poétique. D'aucuns craignaient d'être confrontés à un texte trop sombre, l'écrivaine étant déjà très affaiblie par les traitements à l'hôpital et douloureusement lucide face aux avancées de la mort dans son propre corps ; d'autres étaient réfractaires à l'idée que soient livrés ainsi des pans de la vie privée de la poète, non destinés à la publication. Certes, certains passages du *Journal* se lisent la gorge serrée, tant il est possible de ressentir le profond désespoir dans lequel était plongée l'auteure par moments. On se sent parfois voyeur à la lecture de ces pages, pour ne pas dire intrus : il en

résulte, à l'occasion, un certain malaise. Cependant, ceux qui aiment Marie Uguay seraient malvenus de se priver de cette lecture, car une richesse incroyable réside en ce *Journal*. Des extraits avaient déjà été livrés au public, notamment en guise de préface à l'édition de 1994, et laissaient présager une œuvre riche en réflexions sur la création, l'écriture, la poésie – ce qui s'avère fondé –, mais on y trouve surtout le « récit » d'une grande passion amoureuse (un amour impossible), autour de laquelle s'articulent en grande partie les réflexions de la poète sur sa vie et son œuvre : comment cet amour peut « servir » sa création, comment la poésie lui permet de vivre cette passion, de « multiplier son existence » (p. 9), et comment elle peut parfois aussi être un piège, une chimère, l'éloignant de la réalité (« Je suis la fiction que je me raconte », p. 285). On est véritablement en présence « d'un chant amoureux d'une puissance indéniable », comme l'indique Kovacs (p. 14). Il y a bien sûr beaucoup de souffrance, d'ombre, de détresse, d'accablement, mais le chant est là, et la poète côtoie aussi la grâce, l'enchantement, l'espérance. En outre, on sent toute sa volonté d'apprendre des épreuves qu'elle traverse, comment elle essaie d'en recueillir une connaissance plus intime de la vie. On peut voir à quel point elle était sensible aux paysages, à sa ville, Montréal, à la lumière (plusieurs



...il y a la mer ou la ville  
la même multitude  
la multiplication d'appels  
de supplications de visages  
de disparitions et d'apparitions  
maintenant je suis seule à jamais



descriptions d'instants sont merveilleusement évocatrices). Elle parle fréquemment de son « aliénation » et surtout de son désir de s'affranchir de tout ce qui la maintient dans le malheur, dans la mort ; elle manifeste le désir de « faire de cette aliénation un lieu de création » (p. 50). Elle réfléchit beaucoup à la condition des femmes, à celle des Québécois (elle est indépendantiste et réagit vivement au résultat du référendum). Elle cite les auteurs qu'elle aime, qu'elle lit (Char, Miron, Blanchot, Barthes, etc.), s'attriste de la mort de Sartre. Elle parle de ses propres recueils, de sa fascination pour les mots. Elle évoque son enfance, surtout sa relation avec son grand-père. Bien qu'elle traverse plusieurs périodes très difficiles (« Je ne peux plus loger dans ma vie, elle est restreinte, sans com-

mune mesure avec mes mains qui tremblent et mon désir qui grandit », p. 92), elle exprime aussi son désir de vivre, sa soif d'absolu, sa quête de sens, sa foi en la beauté, en la poésie, même si tous ces éléments sont parfois si désespérément inaccessibles. Quelques semaines avant sa mort, elle écrit : « Que serions-nous sans la beauté, que nous resterait-il d'humanité ? Sans Schubert, sans les *Baigneuses* de Renoir, sans la poésie d'Apollinaire, que serait le monde ? Sans ces montagnes magnifiques et ce lac splendide comme un paysage japonais, qui serions-nous et comment pourrions-nous vivre, qu'est-ce qui nous retiendrait ? Sans ce visage aimé dont toute beauté nous semble jaillir, comment pourrions-nous continuer de vivre ? » (p. 313).

Voilà certes deux très beaux ouvrages. On aurait peut-être souhaité que les poèmes de *Signe et rumeur* soient disposés de façon plus aérée (quatre par page : cela donne une impression de surcharge qui nuit quelque peu au rythme de lecture). On s'est par ailleurs étonné de la mention « auteur non identifié » annotée à la citation « ceci est mon corps » (p. 287), issue des Évangiles (et reprise dans la prière eucharistique). Mais ce détail est loin de déparer l'ensemble des notes, qui s'avèrent fort éclairantes. On sait gré à Kovacs d'avoir réalisé ces ouvrages, qui confirment à quel point Marie Uguay occupe une place importante dans la poésie québécoise, et qui, surtout, nous font l'aimer encore davantage.

ISABELLE DUVAL

## RÉCIT

ANDRÉ CARPENTIER

*Ruelles, jours ouvrables*

Boréal, Montréal, 2005, 362 p.

Disons d'emblée que ce livre ne se lit pas d'une seule traite. Il faut le déguster, y revenir, le relire en entier ou par bribes. En fait, il ne s'agit pas d'un récit, mais d'une multitude d'émaux, les uns plus étincelants que les autres. Ils se ressemblent, mais en apparence seulement. Carpentier a sans doute réussi un tour de force en plaçant au centre des (et non pas : les) ruelles de Montréal. Il n'a pas flâné (l'auteur-narrateur préfère « flâner ») partout dans ce réseau étonnamment étendu de voies d'accès qui ne se remarquent guère : nous ne voyons que les rues principales avec les façades des maisons et des magasins, mais ignorons souvent ce qui se trouve en arrière. Quelles découvertes nous attendent ! Carpentier leur rend visite à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, à toutes les saisons, surtout aux

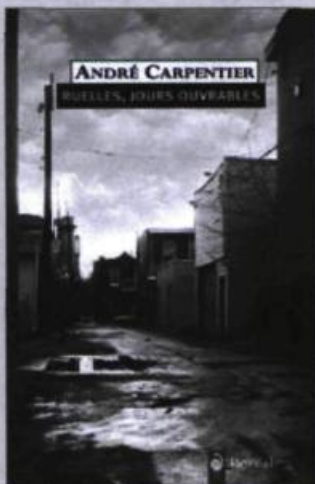
ruelles qui se trouvent à l'Est de la ville, au-delà du boulevard Saint-Laurent, sur le plateau Mont-Royal, autour du Stade olympique. Il ne se contente pas de relever les hangars, les galeries, les jardinets des baby-boomers, les cris, les bruits, de relater des rencontres avec des enfants, des philosophes, des fier-à-bras, des chats. Il suit une remarque de Malraux sur Balzac et se garde de trop décrire afin que le lecteur voie mieux. Pour l'auteur, « voir, c'est travestir » – autrement dit : le narrateur construit sa propre vision, il voit ce qu'il veut voir.

Par contre, chaque ruelle l'amène à réfléchir sur ce qu'il vient de voir, il établit des liens avec ce qu'il a lu. Parfois, ces liens se font lourds, presque encombrants. Il cite Proust (souvent), Nietzsche, Perrault, Tati, Alain-Fournier, Aragon, Kundera, Montaigne, Baudelaire, Gracq, Dall..., la liste est loin d'être exhaustive. Et pourtant, le lecteur ne devrait pas sentir peser sur lui le regard du professeur d'université ; ces noms, ils (re)situent l'ambition de l'écrivain : préserver la mémoire de ces lieux ignorés qui sont quelquefois ceux de son enfance.

C'est donc un double itinéraire qui nous est proposé, celui du présent qui souligne que les enfants sont toujours les mêmes, et celui qui se fait en parallèle, en réfléchissant. Que ces récits soient redigés d'une manière qui les fait chanter ajoute au plaisir de la lecture. (Ainsi, il faut lire à haute voix la phrase du chapitre « Chemins de collisions », qui s'étend sur cinq pages pour se rendre compte de la musicalité du texte.)

Un livre d'une teneur exceptionnelle, d'un intérêt tout particulier. Il faut le lire, lentement.

HANS-JÜRGEN GREIF



*C'est un double itinéraire qui nous est proposé, celui du présent qui souligne que les enfants sont toujours les mêmes, et celui qui se fait en parallèle, en réfléchissant.*



## ROMAN

PIERRE ASSOULINE

*Lutetia*

Gallimard, Paris, 2005, 441 p.

L'auteur, plus connu pour ses biographies que ses romans, a assemblé depuis de très longues années une importante quantité de documents couvrant les années 1933-1946 à Paris. Comme scène, il a choisi le seul hôtel de luxe de la rive gauche, le Lutetia. Son narrateur, le détective Édouard Kiefer, Alsacien bilingue et farouchement nationaliste (on devient invariablement nationaliste quand l'envahisseur se révèle un oppresseur), occupe une place de choix dans sa « loge » sous les combles de l'hôtel. Il voit et enregistre tout, des groupes d'intellectuels allemands forcés à fuir le régime nazi aux déportations de Juifs et leur retour après la défaite allemande en passant par la présence des services du contre-espionnage allemand (*l'Abwehr*) à Lutetia au temps de l'occupation.

Les éléments romanesques sont plutôt ténus, comme l'histoire des amours clandestines entre Kiefer et une amie d'enfance, aux ancêtres d'ascendance juive, mariée à un comte, mariage qui n'empêche pas sa déportation. C'est dans ces trames que le « roman » d'Assouline trahit ses faiblesses : il ne réussit pas à présenter des êtres en chair et en os, il tombe invariablement dans le cliché. Les mérites de ce qui se révèle être une chronique de l'époque, souvent documentée par des dates et des heures précises des événements relatés, se situent ailleurs. Pour le lecteur qui ne connaît pas les horreurs de l'occupation allemande en France, les activités de la Résistance, le trafic sur le marché noir, ce livre offre une foule d'informations précieuses, glanées dans des archives, dans les témoignages des victimes et de ceux qui ont survécu aux camps de concentration. L'hôtel Lutetia et son détective sont les témoins privilégiés de la folie qui a secoué l'Europe dans ces moments, les plus sombres de son histoire. La documentation est solide, les anecdotes rapportées correspondent à la réalité. Qu'il ne s'agisse plus d'un roman et que le style ou les mises en scène n'aient guère les qualités d'un bon texte littéraire, importe peu ici. C'est la documentation de la misère humaine qui compte (surtout celle de la troisième partie, le retour des survivants). C'est un livre instructif, une excellente démons-

tration de la cruauté humaine, la révélation de l'individu héroïque.

HANS-JÜRGEN GREIF



MARIE-CLAIRE BLAIS

*Augustino et le chœur de la destruction*

Boréal, Montréal, 2005, 302 p.

« [...] aux textures et aux sons des synthétiseurs et séquenceurs se nouait le bruit d'une fanfare funeste, [...] le géant écoulement d'une ville, une multitude de ses habitants fuyant les uns vers les autres » (p. 63-64). Cette chorégraphie d'Arnie Graal, tout comme le *Requiem de guerre* de Benjamin Britten, dont les airs d'une « intolérable douleur » rythment les pages du livre, inscrivent en filigrane les mouvements et la consistance de ce temps de l'inquiétude

qu'est le nôtre et dont Marie-Claire Blais poursuit, dans ce troisième volet d'une trilogie, qui comprend déjà *Soifs* et *Dans la foudre et la lumière*, l'exemplaire et fascinante exploration.

Au moyen d'une écriture fragmentée, éclatée, mais non moins fluide et vivante – elle-même à l'image de cette époque de trouble et d'angoisse, de questionnement et de non-tranquillité, mais aussi de quête de sens et d'unité – l'auteure, récemment saluée par la critique en tant que « le plus grand écrivain vivant né au Québec », construit un Livre total, mallarméen, où s'entrecroisent voix et destins, cultures, espaces et temps. Fidèle à la formule consacrée dans les romans précédents, elle fait de la même île des Caraïbes le centre d'un monde rhizomatique, avec mille terminaisons nerveuses, menant de Kinshasa en Iran, de Cuba en Pologne, celle de la Deuxième guerre mondiale, de Jérusalem à New York ou à Montdevergues... Ces villes et pays représentent autant de points sensibles dans un vaste réseau mêlant destins individuels et collectifs, et aussi autant de points de repère sur la carte des problèmes ardents du monde contemporain. De la misère noire de Kinshasa – image réduite à l'essence des réalités douloureuses d'un Tiers-Monde à l'égard duquel les pays civilisés se montrent indifférents – au « délit de différence » commis par des hommes qui, en Iran, osent affirmer leur homosexualité, des vies sacrifiées, à Jérusalem ou à New York, des enfants kamikaze au déracinement des réfugiés cubains, rien n'échappe au regard hautement responsable de Marie-Claire Blais. Pour les destins individuels, une question rythme l'évolution des personnages : « qu'est-ce qu'une vie réussie ? », se demandent les *happy few* réunis dans le cadre paradisiaque de l'île pour la fête d'Esther, cette véritable conscience féministe du livre. Entre l'existence entièrement dédiée à son travail, dans la solitude et l'acharnement, et l'harmonieuse alliance de la réussite professionnelle et de la vie de famille, entre la quête du bonheur personnel et la conscience de la responsabilité à l'égard du destin des autres, plus faibles ou plus démunis, se multiplient les possibles modèles. Il n'y a de toute façon pas de réponse définitive : la réussite est relative et le bonheur fulgurant, tandis que derrière la plénitude de l'existence se laisse doucement entendre le « chœur de la destruction », contre lequel ni carrière ni amour ni art ne peuvent



rien. À un autre niveau, c'est précisément dans cette tension permanente entre vigueur et fragilité, audace et doute, assurance et non-tranquillité, que réside la force des personnages fin-de-siècle qui peuplent l'imaginaire de Marie-Claire Blais.

On se retrouve, à la fin du livre, rue Esmeralda et rue Bahama, endroits sur lesquels, dans *Soifs*, s'ouvrait cette fresque somptueusement baroque du monde contemporain. Mais, on le sent, ce n'est pas pour boucler la boucle : telles « des taches d'huile sur le canevas », apparaissant et disparaissant, les personnages se retirent dans l'ombre, tout en laissant derrière eux l'écho de leurs tourments et de leurs inquiétudes, l'intense remous de la vie...

DENISA OPREA



**BENOÎT BOUTHILLETTE**  
**La trace de l'escargot**

Éditions JCL, Chicoutimi, 2005, 364 p.

Si vous êtes parti en vacances avec ce livre sous le bras, content de vous être procuré une lecture de détente facile pour relaxer durant les soirées fraîches, il se peut que vous soyez déçu. L'abord n'en est pas si facile ni si relax et il vous faudra un minimum d'efforts pour passer à travers les premières pages. Si vous persévérez, vous serez largement récompensé en découvrant un jeune auteur d'un talent indiscutable, qui a su renou-

veler magistralement le style et l'approche du roman policier, une fraîcheur tout à fait bienvenue dans le genre, tel qu'il se pratique au Québec.

L'action est policière et elle comporte à cet égard tous les éléments du genre, parfaitement ficelés et présentés avec une rigueur qui rend l'intrigue à la fois professionnelle et crédible. Un tueur en série perpète des meurtres successifs qu'il agrémente de mises en scène minutieuses, inspirées des toiles d'un peintre anglais dont l'œuvre exploite l'horreur insoutenable. Chargé de l'enquête, l'inspecteur Benjamin Sioui, après bien des tâtonnements, parvient à résoudre le mystère, à prévoir les prochains coups du meurtrier et à le devancer finalement, blanchissant la mémoire d'un collègue qu'il vénère et qui connaît un destin tragique lié à l'affaire.

Sioui, qui agit comme narrateur, est un policier peu conventionnel, c'est le moins qu'on puisse dire. Il s'agit d'un Amérindien francophone dont les méthodes sont déroutantes et dont le comportement est loin de correspondre à l'image qu'on se fait d'un représentant de l'ordre. Il est très cultivé, anticonformiste, râleur, indépendant de pensée comme de geste, il verse même dans l'illegalité puisqu'il s'autorise à l'occasion une nuit de coke qui accompagne ses activités de peinture sur toile. Il fréquente un monde marginal et nocturne où il a ses repères et où sa réflexion est fortement stimulée. Ses opinions, ses valeurs humaines, spirituelles et sociales s'expriment en un flot impétueux et toutes les situations sont prétexte à prise de position. Il n'est pas toujours facile à suivre, mais sa cohérence ne se dément pas.

Les personnages qui gravitent autour de l'enquêteur sont beaucoup moins fouillés, en général, mais ils ont un relief indiscutable. Son patron, la médecin légiste dont il s'éprend, les collègues de travail et jusqu'aux chauffeurs de taxi ont des traits de personnalité qui les caractérisent et les identifient plus que leur nom. Il y a aussi la présence soutenue d'un certain Pierre Marien qui, paradoxalement, est absent, hospitalisé dans un état critique.

C'est sans doute le style de narration qui demeure l'élément le plus déconcertant du roman. Il faut s'y adapter avant de le saisir vraiment, mais, chez la plupart des lecteurs, ce processus s'accomplira de lui-même au cours des premières pages. Par la suite, on pourra en apprécier l'efficacité et la puissance évocatrice, étonnantes chez l'auteur d'un premier roman. Bouthillette écrit dans le langage parlé, il le fait avec justesse, sans tomber jamais dans le sordide ou le vulgaire. Ce style narratif est maîtrisé avec brio et l'auteur en exploite tous les avantages. Il est original, unique même. On arrive à le suivre parfaitement dans ses développements hachurés qui en font la spontanéité, aussi bien que dans les dialogues qui prennent souvent la forme de longs paragraphes sans alinéa ni presque de ponctuation.

*La trace de l'escargot* sort du nombre et la critique le reconnaît d'emblée. Ce polar est passionnant par son intrigue et séduisant par son verbe. Il ne manquera pas d'attirer l'attention des amateurs et de susciter dans le lectorat le désir de lire

à nouveau, un de ces jours, d'autres publications signées Benoît Bouthillette, ce nouveau venu plus que prometteur.

Un reproche ? Un seul. Un élément détonnant. Le personnage principal, Benjamin Sioui, se réclame avec une certaine véhémence du fait français en Amérique. Mais sa culture, qui est très vaste, est d'abord américaine. Même ses amours s'assaisonnent à la chansonnette d'expression anglaise. Une caractéristique fort répandue, au demeurant, dans notre littérature contemporaine qui, tout en prétendant s'affirmer, donne trop souvent l'impression de se mépriser elle-même.

CLÉMENT MARTEL

**DIANE-MONIQUE DAVIAU**  
**Une femme s'en va**

L'instant même, Québec, 2004

Le dernier roman de Diane-Monique Daviau, *Une femme s'en va*, est une véritable quête existentielle sur la condition féminine contemporaine dans le monde occidental. Comment appeler autrement ces réflexions sur le destin de l'homme contemporain, écrites dans une langue apparemment simple, à la fois fluide et envoutante, qui vous pousse à aller de bout en bout, jusqu'à la dernière ligne ?

Ce qui nous frappe d'abord, c'est cette continuité dans une recherche à la fois inquiète et passivement assumée. En lisant ces pages, nous sommes en terrain de connaissance. Des noms comme Anne Hébert, Jacques Poulin, Micheline La France, Claire Martin... trottent dans le cerveau et pourtant ce n'était pas tout à fait eux ni tout à fait autre cependant. Comme les écrivains nommés ci-dessus, Daviau évoque l'angoisse d'une femme dans son rapport avec la vie (la source et l'écoulement de la vie, ses raisons et ses désenchantements, ses petits bonheurs et ses grandes misères). Son rapport ambivalent avec la famille et avec la société est ici plus que décrit, vécu à fleur de peau, à travers les réflexions croisées d'une épouse, d'une mère et d'une femme (la protagoniste) et celles de ses proches (époux, filles, amis). Nous sommes en présence non plus d'un recueil de nouvelles – même si la source est justement l'une d'elles – ni d'un récit mais d'un roman en trompe-l'œil, en échos, en va-et-vient, un roman fortement structuré avec sa mise en abîme ternaire (hier, aujourd'hui, demain, – elle, lui, leurs filles) sur



les thèmes conjoints de la famille, du refus et de l'acceptation.

Les titres des chapitres sont révélateurs d'une volonté de lucidité et de précision extrêmes : la communication entre Michèle et le monde doit enfin se faire car son retour est aussi le symbole de la maturité reconquise. Trois chapitres, au début, au milieu et à la fin, sont dédiés à « une femme, la nuit » ; ils encadrent comme des charnières parfaitement équilibrées toutes les « photos d'Annie », les « ce qu'on sait », les « ce qu'on ne sait pas », les « Marie écrivait » et les « ce qu'ils disent » qui s'alternent et se reflètent comme en un jeu de miroirs et de rêveries qui s'estompent ou s'exacerbent pour donner un cadre complet des états d'âme des protagonistes.

Michèle, femme, mère et épouse comblée, n'est pas totalement heureuse ; le besoin de connaître ses racines, de savoir ce qu'est la souffrance, de vivre une vie différente la taraude. Alors, elle quitte tout. Subrepticement. Comme on se renie. Lorsqu'elle aura vécu, pendant quinze longues années, cette expérience d'avoir été autre, d'avoir lutté, d'avoir

souffert, elle pourra finalement s'assumer et assumer sa famille. Mais, ce travail de renaissance aura été long. Quand elle revient, les fillettes, Marie et Annie, ont grandi dans l'absence de la mère, et sont désemparées, pleines d'amertume. Louis, l'époux, a souffert et a lutté seul, pour sa famille, il s'est posé beaucoup de questions. L'équilibre, rompu, ne peut pas être retrouvé et un nouvel équilibre semble impossible, même si Annie semble comprendre, même si Marie aime et même si Louis est heureux d'avoir retrouvé Michèle. Toutefois, l'impression qui se dégage de ces pages est celle d'une angoisse infinie, d'un mal de vivre quasiment cauchemardesque que ne masque pas une conclusion volontairement ambiguë.

FRANÇOISE BAYLE

MARC DUGAIN

*La malédiction d'Edgar*

Gallimard, Paris, 2005, 333 p.

Le titre accrocheur, *La malédiction d'Edgar*, ne rend pas justice à cette « fiction » où Clyde Tolson, l'adjoint et l'amant de l'indélébile John Edgar

Hoover, chef du FBI, retrace non pas la carrière de ce dernier, mais les événements politiques dont il a été le témoin et, souvent, partie prenante. La période est longue, elle va de 1924 à 1972, et tout y passe, de la mafia jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Richard Nixon, en passant par Roosevelt, Truman, les deux frères Kennedy, Lyndon B. Johnson. (L'auteur nous donne en annexe une partie de ses sources.)

Un résumé historique ? Un autre livre sur celui qui s'est érigé en gardien de la morale étatsunienne ? Détrompez-vous : il s'agit d'un roman de colportage où les personnages sont nommés par leur nom. La seule fiction véritable, et habile, est le récit du narrateur. Et quel récit ! Précis, fluide, d'une rapidité qui laisse le lecteur à bout de souffle sans que l'empressement du narrateur (qui est près de la mort) ne semble exercer quelque pression que ce soit. C'est un exploit que celui de couvrir non seulement les événements politiques, mais de révéler les dessous de ces parties de cartes, « dessous » prenant ici souvent le sens d'arrière-scène, d'arrière-cours, de

PHILIPPE DJIAN

*Impuretés*

Gallimard, Paris, 2005, 347 p.

Les meilleurs romans de Philippe Djian restent encore ceux qu'il a écrits avant de connaître la notoriété grâce à l'adaptation cinématographique, par Jean-Jacques Beineix, de *37°2 le matin* : ils sont plus spontanés, portés par un souffle qui n'est pas toujours présent dans les romans plus récents. Mais ces réserves exprimées, il faut reconnaître que Djian sait toujours créer des personnages dont les traits, grossis, parfois proches de la caricature, savent exprimer la profondeur d'un malaise. Son dernier roman, *Impuretés*, est très sombre, voire déprimant : les personnages y sont passionnément désespérés. Le destin de chacun semble les conduire droit dans un cul-de-sac.

Les Trendel vivent dans un monde apparemment protégé, dans une sorte de village huppé privé, sur une colline où des gens fortunés ont élu domicile pour se retrouver entre gens du même monde. Or ce monde est un monde d'excès de toutes sortes : sexualité débridée, alcool et drogues sont autant de moyens pour ces riches désespérés de fuir une réalité insupportable et ce, dès la puberté. Ce sont les impuretés de cette réalité qu'Évy, à 14 ans, veut éloigner, lui qui, jusqu'à récemment, l'a vécue comme les autres. Les personnages sont tous perturbés, à commencer par les parents Trendel : la mère, Laure, est une actrice qui semble en constante représentation et le père, Richard, est un écrivain à la gloire passée et un ex-junkie à peine repenté. Évy, pour sa part, a été le seul témoin de la mort de sa sœur aînée ; pour certains, il a même pu y être pour quelque chose. Lui qui idolâtrait sa sœur reporte alors son adoration sur sa grande amie Gaby, éprouvant pour elle un amour absolu qu'il veut d'une grande pureté.

Djian dresse, dans *Impuretés*, le portrait d'un monde décadent, où les adultes sont immatures et égoïstes et où les adolescents, à peine sortis de l'enfance, reproduisent tout le mal de vivre de leurs parents, vivant une sexualité mécanique et tentant par tous les moyens – et ils en ont – de ne pas être.

GILLES PERRON



Le dernier roman de Philippe Djian, *Impuretés*, est très sombre, voire déprimant : les personnages y sont passionnément désespérés. Le destin de chacun semble les conduire droit dans un cul-de-sac.



chambres à coucher où s'agitent les protagonistes. Par ce fait même, le narrateur procède à une démythification des politiciens : Truman est intelligent et froid comme un poisson, JFK a mérité d'être assassiné parce qu'il était sans consistance, incompetent et atteint, comme son père, de priapisme, son frère Robert, parce qu'il était ministre de la Justice sans en détenir les qualifications, un rêveur, un pur et, pourtant, complice de la mort de Marilyn Monroe. Les pages sur les assassinats des Kennedy, le rôle de leur père, Joe, sont passionnantes. Toujours, le narrateur contredit les résultats des commissions d'enquête, décrit les « véritables » motivations de la classe dirigeante américaine (et de la pègre), dessinant un tableau dont les couleurs, appliqués avec minutie, sont d'une violence, d'une bassesse effrayantes. Le festin nous est commenté sur le ton calme, souvent ironique, parfois obséquieux, d'un fonctionnaire.

On croyait tout savoir sur les États-Unis. Détrompez-vous, lisez cette « fiction », vous y verrez beaucoup plus clair.

HANS-JÜRGEN GREIF



MICHEL FRÉCHETTE  
*La nature humaine de Biarritz  
Monnier et autres détours*

Vents d'Ouest, Gatineau, 2005, 208 p.  
(Collection « Azimuts »)

Deuxième roman de Michel Fréchette (dont le premier, *Un matin tu te réveilles... t'es vieux !*, 2003) avait remporté le Grand Prix de la relève littéraire Archambault en 2004), *La nature humaine de Biarritz Monnier et autres détours* dévoile au lecteur un

milieu juridique montréalais où les lions et requins s'échangent millions et bassesses, où la vie intime et le « système humanitaire » de ses participants les plus sensibles ou malchanceux s'effilochent au gré des transactions à la moralité parfois douteuse, où « la seule façon d'être en haut, c'est d'escalader le talent des autres » (p. 25). Biarritz Monnier, avocat d'un grand cabinet de la métropole, devra tenter de conjuguer cette réalité professionnelle instable avec une vie amoureuse qui risque toujours d'en payer le prix. Par hasard, il fait la rencontre d'un vieil homme mourant, qui lui transmet sa dernière volonté : que Biarritz poursuive son entreprise de vengeance, une vengeance ayant pour cible une liste d'hommes influents du milieu des affaires, ceux-là même qui lui ont gâché l'existence (dont le patron de Biarritz, Maître Bettyman). Impliqué dans cette détresse qui lui rappelle celle de son père suicidé (meurtri par ce même système broyeur d'hommes), Biarritz renonce toutefois à s'engager dans ce projet.

À la manière d'une intrigue policière, l'auteur présente un univers romanesque entre réel et imaginaire (la famille Monnier habitait Loin avant d'habiter Ailleurs) où les enjeux sont on ne peut plus contemporains : la richesse excessive d'une petite tranche de la société, les relations travail-famille, les failles de plus en plus évidentes d'une « justice [...] lente, surchargée, paresseuse à l'occasion » (p. 120), les petites agressions quotidiennes d'une vie moderne (surabondance de courriels, de voitures sur les routes, etc.), la cyber-dépendance, l'échec du couple, l'acceptation de la différence (transsexualisme), la situation sociale précaire des gens atteints de troubles mentaux, etc. Son héros, « un riche dans une peau de pauvre ; [qui] méprise le pouvoir et le recherche pourtant » (p. 81) est le prisme par lequel traverse cette vie contemporaine complexe, foisonnante et trop rapide qui enrichit et blesse sans distinction. La grande vitesse du récit et sa fragmentation en courts chapitres peuvent agacer parfois, mais cette rapidité n'est après tout qu'un témoin de cette même urgence sociale qui semble aliénante quelquefois. Sensible à ce magma urbain, aux « petites misères quotidiennes » qui polluent, qui « transforment l'ambition en vacheries, la douceur en impatience, la simplicité en règlement, le plaisir en lignes d'attente, l'énergie en cernes, le travail en enfer, le

talent en ego monstrueux et le jugement en mots d'ordre » (p. 9), Biarritz Monnier entreprendra maints détours avant de, peut-être, découvrir sa véritable nature.

GABRIEL LAVERDIÈRE

MARIE-BERNADETTE DUPUIS

*Le refuge aux roses*

Les Éditions JCL, Chicoutimi, 2005, 198 p.

Lors de son second voyage à Pompadour, en France, Margaret William, une Américaine, héroïne du dernier roman de Marie-Bernadette Dupuis, *Le refuge aux roses*, est très impressionnée par une maison ancienne en pierres brunes rehaussées de magnifiques roses rouges éclatantes. Avivée du désir d'acquiescer une résidence de l'autre côté de l'Atlantique, elle frappe à cette maison afin d'y rencontrer la propriétaire. Cette dernière, Sylvie, affaiblie par la maladie, l'accueille comme si elle attendait sa visite depuis toujours. Entre les deux femmes, s'installe un véritable climat de confiance, qui incite Sylvie à inviter quotidiennement l'Américaine chez elle afin de lui raconter les épisodes de sa grande passion pour un Américain, Jack, qu'elle a connu lors d'un séjour en Louisiane lorsqu'elle avait dix-sept ans. Ces instants inoubliables qu'elle a partagés avec cet homme, elle ne les oubliera jamais, car elle continuera, même après la mort de son amoureux, à lui réserver une place à sa table. Au fil des jours, elle évoquera tous les souvenirs heureux et malheureux de sa belle et surprenante histoire d'amour. Margaret, la visiteuse attentive, accorde un si grand intérêt à ce récit que Sylvie, maintenant en phase terminale, fait d'elle son héritière. Mais Sylvie et Jack, même morts tous les deux, hantent cette somptueuse résidence jusqu'à ce que tous ses habitants rencontrent eux aussi l'amour.

Marie-Bernadette Dupuis, qui, jusqu'ici, a connu avec ses romans des succès d'édition propres à rendre jaloux plusieurs auteurs, écrit d'une façon remarquable et décrit les sentiments profonds qui unissent les amoureux. Elle sait faire vibrer ses lecteurs et lectrices, susciter l'intérêt jusqu'à la fin. Dans *Le refuge aux roses*, elle parvient, non sans habileté, à marier certains événements surnaturels au réel. Cependant, la fin, surréaliste et prévisible, de même que l'épilogue font un peu fleur bleue et déçoivent.

CLAIRE BERGERON



CHRISTIANE FRENETTE  
*Après la nuit rouge*

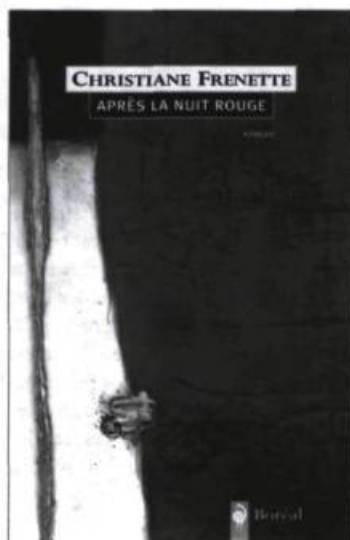
Boréal, Montréal, 2005, 174 p.

La nuit rouge, l'incendie d'une bonne partie de la ville de Rimouski en 1950, n'est que le prétexte pour mettre en scène les personnages dont Christiane Frenette veut nous raconter une portion de vie. Vient d'abord la serviable et parfaite Marie, puis Romain, le médecin rimouskois nouvellement diplômé, Thomas le fou, Joe l'insouciant, et Lou, encore à l'état de projet dans la tête de Marie et de Romain, qui s'apprentent à la concevoir.

Le plus marqué par l'incendie dévastateur est Thomas, qu'on a dû interner pendant cinq ans à Québec, où il a vécu seul, ignoré et abandonné par ses parents, déçus et honteux d'avoir un fils tel que lui. En 1955, il revient à Rimouski et ne se retrouve ni dans les lieux ni dans les autres. Ses parents ont toujours honte de lui, le fuient, l'évitent. Son passé l'accable et sa mémoire reste floue. Il apprend que Romain a été son ami d'enfance, mais il ne s'en souvient plus, pire : il ne ressent rien pour lui. Il constate qu'aucun lien ne le rattache à Rimouski, sinon un vieux chien malade et un jardin que Romain veut offrir à son épouse Marie pour chasser la tristesse qui l'accable. Car Marie est une femme fragile, dépressive, insatisfaite de sa vie de mère au foyer, et elle voit en Thomas une bouée qui pourrait la sauver de son désespoir. Trop vides, ils ne pourront rien l'un pour l'autre.

En 2002, c'est Lou la fugueuse qui revient à Rimouski après 30 ans d'absence. Elle ne cherche aucunement à revoir les siens, ni à savoir ce qu'ils sont devenus. Elle veut seulement marcher dans ses traces d'enfant rebelle, retrouver une partie d'elle-même qu'elle a toujours camouflée. Joe, son compagnon de fuite et d'errance, l'accompagne dans cette recherche sans toutefois s'intéresser à qui elle a été avant d'être auprès de lui.

*Après la nuit rouge* est un roman silencieux, plein de non-dits, de sentiments contenus, de ressentiment inexprimé, de refus d'exister. Malgré leurs efforts et leur bonne volonté, les personnages n'entrent pas en relation les uns avec les autres, ils n'existent pas les uns pour les autres. Chacun vit seul avec son passé, son histoire, sa souffrance, son mal d'être, son désespoir. Chacun cherche aussi à comprendre d'où il vient, qui il est, vers quoi il tend. Et c'est cette quête



qui nous amène de très belle manière, avec douceur et délicatesse, à nous questionner sur le sens de notre propre histoire.

CÉLINE CYR

SOPHIE FRISSON  
*Le vieux fantôme qui dansait sous la lune*

XYZ éditeur, Montréal, 2005, 144 p.

(Collection « Romanichels »)

Par délicatesse ou par diplomatie, Sophie Frisson emprunte comme pseudonyme le nom de son héroïne. Ainsi l'auteure de ce récit alerte signe un premier roman « en abyme », dans lequel une Sophie Frisson diplômée en littérature française s'offre, grâce à son *cul*, un séjour au Mexique dans le but de pondre pour la postérité « le chef-d'œuvre

du millénaire » (p. 29). Écrire un livre – à l'aube de la vingtaine – sur une jeune fille qui écrit un livre, s'avère un exercice un peu casse-cou. Toutefois, Sophie Frisson s'en tire plutôt bien.

Comme on peut s'y attendre, le grand roman anticipé ne verra pas le jour. Un frétilant vieillard rencontré au marché déboule dans la vie de la narratrice et réussit à la détourner de son projet initial. Elle apprend que ce *vieux fantôme* a écrit trois cent trente-trois livres, sans frôler la notoriété littéraire. Cette révélation éveille l'intérêt de l'écrivaine en herbe. « Si un auteur est encore inconnu après avoir écrit trois cent trente-trois livres, il est certainement canadien » (p. 58). Sophie décide alors de repousser l'écriture de son roman – toujours à l'état larvaire – afin de rédiger la biographie de ce curieux personnage qui, à l'instar de Forrest Gump, a traversé le XX<sup>e</sup> siècle en croisant des célébrités. Il a, entre autres choses, rencontré le soldat Hemingway, réglé une addition de Picasso et sauvé Modigliani de la noyade. Malheureusement, le vieil Oscar Dupont, qui comme de juste est Canadien, ne sortira pas de l'anonymat, car la quatrième de couverture nous informe déjà que la « biographie du grand homme a avorté... ».

*Le vieux fantôme qui dansait sous la lune* est un roman rédigé sous le couvert d'un journal intime. D'une part, son héroïne cherche naïvement la formule idéale pour entrer dans le monde de la littérature ; de l'autre, en adoptant ce style, l'auteure nous prouve qu'elle l'a trouvée. La polymorphie de cette forme





d'écriture lui permet de mélanger chronologique événementielle, observations mordantes sur ses semblables, jugements lapidaires et réflexions introspectives. Ce genre, si populaire dans la réalité auprès des adolescentes, convient tout à fait au personnage de Sophie. C'est une jeune fille à la culture livresque prodigieuse, mais qui n'a pas encore vécu. « Enfant déchirée par le divorce de ses géniteurs, mal élevée, mal instruite, lâchée sur la planète parmi la génération des sans-rêve » (p. 27), Sophie se lamente beaucoup de ses *cons* de parents, de la *connerie* humaine et de sa *conne* de vie. De son côté, Oscar Dupont est allé partout, il a tout vu, tout entendu, tout fait. En fauteuil roulant ou grabataire, il continue d'aimer la vie. Ce truculent personnage neutralise les jérémiades de Sophie. En décidant de mettre de l'ordre dans le « capharnaüm » du vieil homme, Sophie réussit à relever le nez de son nombril. « Depuis qu'il est là, je vois le monde autour de moi. Et je sais que je n'en suis pas le centre » (p. 136), finit-elle par admettre.

Frisson n'écrit pas dans le sillage de ces nouveaux auteurs qui prétendent tout ignorer de la littérature. Elle possède une vaste culture et c'est tout à son honneur. Il n'était toutefois pas nécessaire peut-être de s'encombrer de ce bagage tout au long du roman. En glissant, le temps d'une anecdote ou d'une citation, sur des dizaines d'écrivains, elle survole tout le cursus du baccalauréat en lettres. Heureusement, les œuvres *fictives* d'Oscar Dupont – une belle trouvaille – apportent un contrepois amusant à tout ce savoir académique. Par ailleurs, la manie de l'auteure d'affubler son héros de sobriquets grotesques devient vite lassante. En une seule page, il se voit appliqué les surnoms de *vieille échalote*, *vieille sauterelle*, *vieille ordure flottante*, *vieille sardine*, *vieux criquet*, et *vieux coq à perruque noire* (p. 37).

Ce premier roman vaut néanmoins le détour. Il est d'une facture originale et son auteure possède un talent indéniable. Les formules savoureuses abondent, le ton est vif, l'écriture, sautillante. « Mon écriture est la ligne sismographique des tremblements de mon cœur » (p. 111), avoue la protagoniste de ce journal fantaisiste. Une formule émouvante que peut sans doute faire sien celle qui signe ce livre, puisqu'elle usurpe le nom de son héroïne.

GINETTE BERNATCHEZ

SUZANNE JACOB  
*Fugueuses*

Boréal, Montréal, 2005, 320 p.

Il y a des livres, dans le parcours exemplaire de Suzanne Jacob, qui se hissent au-dessus des autres. Son dernier roman, *Fugueuses*, sera certainement de ceux-là. Si les fugues s'y font, en accord avec le titre, surtout au féminin, les mâles de l'histoire ne tentent pas moins que les autres d'échapper à leur vie. Le premier chapitre est consacré à Nathe, la plus jeune (13 ans) des Saint-Arnaud. Puis viendront Émilie, sa mère, Antoine, le frère de celle-ci, Alexa, la sœur de Nathe, de deux ans son aînée, Fabienne, sa *grand-mère maternelle*, et, enfin, Blanche, la mère de Fabienne. L'histoire familiale, essentiellement matrilinéaire, s'écrit donc à rebours. Au fur et à mesure que le passé rejoint le présent, les deux adolescentes, chacune à leur façon, seront transformées par la reconstitution de l'arbre maternel.

Bien que la narration passe volontiers, sans avertissement, du *je* au *il*, ou du *il* au

*je*, le point de vue privilégié est toujours celui du personnage qu'annoncent les titres des chapitres. Les angoisses de Nathe, son difficile rapport au réel, sa relation problématique avec un couple dont les deux individus abusent d'elle séparément, son amitié pour Ulysse (le seul vrai fugueur, au sens propre, du roman), tout cela prend forme et corps lentement, à mesure que les autres personnages se placent à leur tour au centre, et les histoires parallèles finissent par n'en faire qu'une seule : celle du long parcours qui permet enfin de cesser de se fuir.

Avec *Fugueuses*, Suzanne Jacob nous offre une magnifique fugue musicale aux multiples instruments : sa musique résonne encore dans nos oreilles longtemps après en avoir lu les derniers mots.

GILLES PERRON

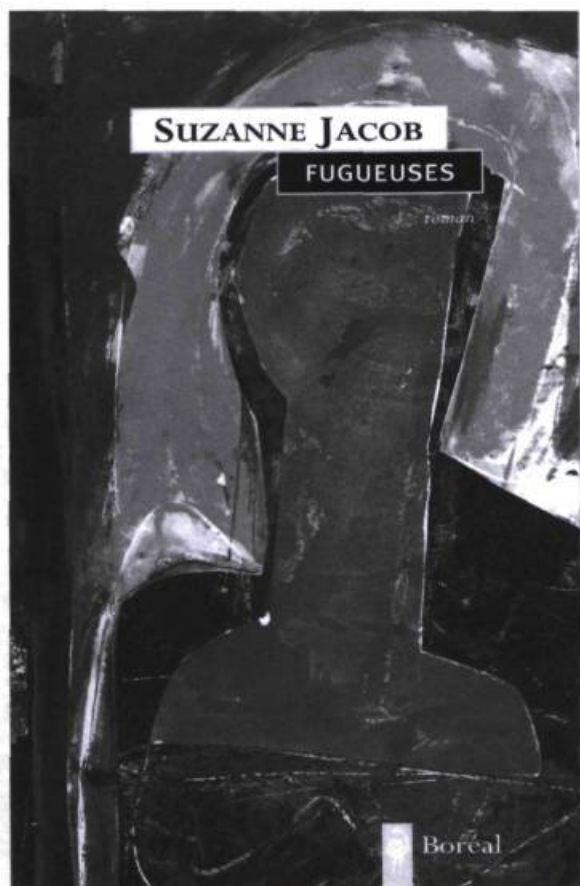
LUC GIRERD  
*Les cinq tentations  
de Tomas Kloster*

Albin Michel, Paris, 2005, 240 p.

Dans son quatrième roman, Luc Girerd nous plonge dans l'univers de l'homme-enfant, fragile, vulnérable, ensorceleur. L'auteur joue avec l'irrévérence dans la plus grande dignité et nous convie à tout pour l'amour.

La vie, pour Tomas Kloster, est un jeu qu'il improvise au gré de ses phantasmes. Dès l'enfance, il utilise le subterfuge pour laisser croire à son meilleur ami que sa mère est une putain. Tomas lui en met plein la vue et devient le héros pour impressionner son ami, issu d'un milieu bourgeois. Devenu adolescent, rien ne l'arrête alors qu'il transforme des joueurs de billes en guérilleros. À la mort de sa mère, Tomas bascule dans une autre vie et devient un jeune homme en apparence rangé.

La première tentation de Tomas se nomme Diane Pailleret, alors qu'il est enfant. Sa deuxième tentation a pour nom Isabelle Sytchev. Il ne réussira à éblouir ni l'une ni l'autre. À l'âge adulte, ses relations avec les femmes ne s'améliorent pas. Sophie de Pouzols incarne la troisième tentation de Tomas, qui le laisse dévasté par le chagrin. À chaque fois, il retourne auprès de son ami d'enfance, le narrateur, le seul à le comprendre et à l'aimer sans conditions. Chaque étape de la vie de Kostler est portée par le jeu ineffable des sentiments. Sa vie est une pure utopie et lui est devenu un manipulateur. Il refuse de grandir et de-





meure un homme-enfant, qui parvient à faire de sa vie un film d'aventures dont il est l'auteur, le réalisateur, le producteur et l'acteur principal. Aux dépens des êtres qui l'entourent, il falsifie son identité et se fait cascadeur lui-même des scènes les plus dangereuses.

Avec sa quatrième tentative, Ninon Orlanducci, il aura un fils. Il n'hésitera pas à mobiliser tout le département d'obstétrique et le personnel pour que son fils soit bien accueilli. Ninon non plus n'a pas su être à la hauteur. Qui répondra à son appel ? Faire partie de la vie de Tomas Kostler n'est pas de tout repos. La dernière tentative de Tomas se nomme Louve Friot, de vingt ans sa cadette. Tomas a maintenant quarante ans et est toujours un petit garçon. Le couple ne tient pas la route. Toute la vie de Tomas est bâtie sur l'amour.

Ce qui étonne dans ce roman, c'est l'indéfectible amitié entre Tomas et le narrateur, dont Girerd tait le nom. Il s'agit de deux hommes diamétralement opposés vivant la même passion.

L'auteur nous livre un foudroyant plaidoyer sur l'amour, celui qui fait mal, qui prend tout.

CLAIRE GAGNON

RÉGIS JAUFFRET

*L'enfance est un rêve d'enfant*

Éditions Verticales, Paris, 2004, 222 p.

Avec *L'enfance est un rêve d'enfant*, Régis Jauffret nous donne à lire l'histoire de trois garçons d'une dizaine d'années, Gabriel, Corentin et Régis, le narrateur. Tous trois portent leurs regards sur le monde des grands et ne tardent pas à préférer les grands secrets entourant le lancement des fusées, la politique, les hauts faits de guerre, etc., à leur existence coincée entre la maison et la salle de classe. Ils décident d'entreprendre alors une fugue qui les mènera de leur Marseille natale à Paris et, plus particulièrement, à l'Élysée, où ils sont bien décidés à aller rencontrer leur superhéros, le seul possible à l'époque : le Général De Gaulle.

Le Général recouvre, sous ses deux mètres de haut, une infinité d'identités et de vies passées. De Gaulle est l'histoire, il est le Monde et va même jusqu'à tutoyer Dieu pour l'entretenir de la marche de l'univers. Déjà dans *Univers, univers*, Jauffret mettait en scène une femme en continu changement d'identité, dans une exploration de tous



les possibles d'un être. Il reste proche de ses problématiques préférées : il va explorer ici les possibles de l'être de De Gaulle, ainsi que ceux de l'être d'enfance, mais dans un style tout à fait différent.

L'écriture ici bouillonne et le plaisir d'écrire est toujours aussi intense que dans ses romans précédents. Pourtant, avec *L'enfance est un rêve d'enfant*, Jauffret s'éloigne de la noirceur de *Promenade* et du rire de dérision d'*Univers, univers*. En effet, à travers cette imagination débordante et décousue, l'écrivain retrouve dans le personnage de Régis la liberté gaie et insouciance des enfants de dix ans. L'enfance rêve et s'approprie le monde en le réinventant, elle produit du sens en quantité inépuisable et se libère de la dictature du réel. Ce roman est fou, lumineux, libérateur.

Mais si le regard est celui d'un enfant, on assiste à des réflexions d'adultes où pointe parfois une ironie critique (mais toujours plus rieuse que railleuse). Le lecteur est ainsi amené à se questionner sur des faits historiques particuliers et, plus largement, sur l'être et le monde. Jauffret révèle une vision acérée des années soixante ainsi que de l'époque présente (ce qui prouve bien que c'est l'adulte qui parle, car comment le petit Régis pourrait-il tenir un tel discours ?). Ce roman n'est donc pas une pure sucrerie et, aussi délicieux soit le bonbon, il laisse un petit goût piquant : un bonbon acidulé en somme.

Voilà qui annonce la sortie de l'enfance, la séparation du rêve et de la réalité. Arrivés à l'Élysée, les trois garçons trouvent un général lassé, un

mythe dégonflé. Dans l'ultime chapitre, judicieusement intitulé « Abandon d'enfance », les récits des trois amis se contredisent, se démentent, Gabriel et Corentin refusent l'impossible. Ils reviennent à la réalité, soulignant par là la perte du pouvoir de brouillage de la frontière entre réalité et fiction que possèdent l'enfance et, surtout, la littérature. Ainsi s'agit-il pour l'écrivain de rester en enfance afin de garder intacte cette capacité d'abandon à la pleine réalité des créations fictionnelles, sans que le paradoxe soit insoutenable. Avec *L'enfance est un rêve d'enfant*, Jauffret prouve qu'il l'a conservée.

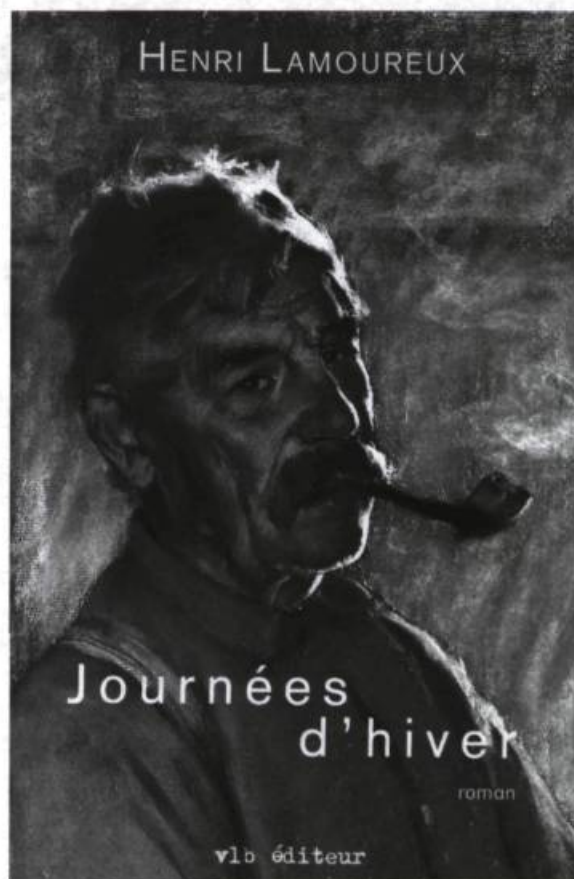
LUCIE LAGARDÈRE

HENRI LAMOUREUX

*Journées d'hiver*

VLB éditeur, Montréal, 2005, 232 p.

Huitième roman d'Henri Lamoureux, socioéthicien et théoricien communautaire rattaché à l'UQÀM, *Journées d'hiver* est avant tout un hommage que le narrateur, écologiste militant à l'emploi de la Fédération nationale pour la préservation de la nature, rend à son







Avec *L'homme qui souriait*, la totalité des enquêtes du commissaire Kurt Wallander est enfin disponible en français.

HENNING MANKELL  
*L'homme qui souriait*

Seuil, Paris, 2005, 361p.

(Collection « Policiers »)

Avec *L'homme qui souriait*, la totalité des enquêtes du commissaire Kurt Wallander est enfin

disponible en français. On peut certes déplorer le parcours anarchique du processus de traduction, alors que les derniers ouvrages publiés se situent au milieu d'un cycle de huit romans, mais pour quiconque voudrait entrer dans l'univers de l'enquêteur suédois, l'ordre est maintenant rétabli.

Dans *La lionne blanche* (2004), Wallander, pour la première fois, a tué un

homme dans l'exercice de ses fonctions de policier. *L'homme qui souriait* s'ouvre donc sur les suites de ce traumatisme : Wallander est en congé de maladie, en pleine dépression, et annonce même formellement sa démission. Il faudra l'assassinat d'un homme qui lui avait réclamé son aide (le père de celui-ci ayant été victime d'un « accident ») pour le remettre en piste. L'homme souriant du titre, c'est Alfred Harderberg, un homme d'affaires aussi riche qu'inquiétant. Bien qu'il soit le principal suspect du (des) meurtre(s), son aura de respectabilité et sa puissance financière (et donc politique) lui assurent une certaine impunité et compliquent l'enquête en cours, qui trahira en longueur.

*L'homme qui souriait* n'est peut-être pas le meilleur roman de la série mais, au-delà de l'intrigue policière qui ne manque tout de même pas d'intérêt, on lit Henning Mankell pour l'humanité de ses personnages. Wallander est en même temps efficace et faible, rationnel et obsessif, bref, il est profondément humain. Ses relations avec ses collègues, avec son père et avec sa fille ne sont pas toujours simples, mais elles font de lui un policier incarné dans la réalité. Ceux qui ont appris à apprécier le personnage attendent désormais avec impatience le nouveau cycle déjà amorcé en suédois, alors que sa fille Linda débute à son tour une carrière dans la police.

GILLES PERRON

grand-père mort à l'âge de 105 ans, un personnage hors du commun qui a profondément marqué sa vie. Car cet homme, d'une grande simplicité et fort attachant, l'a aidé à passer, sans heurts, malgré les grands changements qui ont perturbé la société québécoise, de l'adolescence à l'âge adulte. À l'occasion de la viellée au corps dans le salon funéraire du village de La Miverve, où accourent une foule de personnes qui ont côtoyé celui qu'il qualifie de mentor et de mythe personnel, et qui fut tour à tour et en même temps propriétaire d'un moulin à scie, draveur, trappeur, pêcheur, coureur des bois, le narrateur, son petit-fils devenu à son tour grand-père, se remémore plusieurs souvenirs qui lui permettent de montrer l'influence que ce vénérable vieillard a exercée sur lui, mais aussi de s'attarder à l'évolution de la société québécoise, lui qui a été formé « à l'obéissance et à l'idéologie catholique du devoir paternel », tout en contraste avec « le mode de vie plus éclaté » de la génération du narrateur et des suivantes (p. 32). Adélarde Chénier, le grand-père,

s'est d'abord moqué puis désolé des changements majeurs et rapides, parce que, selon lui, « notre hédonisme, notre fuite en avant dans le mirage américain ne coïncidaient pas avec l'idée qu'il se faisait du bonheur, mais bien avec ce qu'il imaginait de la futilité, du non-accomplissement, de l'insatisfaction de soi » (p. 33).

Roman initiatique, mais aussi recueil de souvenirs, *Journées d'hiver* nous donne à lire une riche galerie de portraits, celui d'Adélarde d'abord, qui traverse toute l'œuvre et aussi plus d'un siècle, celui de son épouse Céline, qui sait défendre ses idées et sa couleur politique en s'opposant à son mari, un « libéral teindu », comme on disait, ceux de ses amis, Shaw McAllister, un bouillant Irlandais, qui a dû désert son pays pour échapper à la justice, de l'Algonquin Peter Sainte-Marie, dit Trois Doigts, de Dieudonné Maisonnette, l'homme d'entretien et le gardien du vieux moulin, d'Oscar le Quéteux, d'Hermas le forgeron, mort pendu, sans oublier le vieux castor, ce géant, comme

le vieil Adélarde, comme son ancêtre, le patriote François Chénier.

Par la voix de son grand-père, un être exceptionnel, Lamoureux s'interroge sur les enjeux de la société : le faible taux de natalité de la jeune génération, qui n'a pas raison de compter sur les immigrants pour assurer la suite du monde et du peuple québécois, l'indépendance du Québec, la protection de la langue française, la faiblesse et la fourberie des politiciens souvent véreux, surtout P. E. Trudeau, qui n'a pas hésité à envoyer l'armée au Québec lors de la Crise d'octobre, ce qui a forcé le vieux libéral Adélarde à abandonner les libéraux pour approuver les indépendantistes, tout comme son épouse d'ailleurs. Bien écrit, dans une langue soutenue, riche en descriptions et d'une grande force d'évocation, *Journées d'hiver* raconte encore une histoire qui reflète l'importance des rapports intergénérationnels dans la construction des peuples et les enjeux écologiques. À lire et à méditer, à petites doses.

AURÉLIEN BOIVIN



ALAIN BERNARD MARCHAND

*Lettres d'un cracheur d'étoiles*

Les Herbes rouges, Montréal, 2004, 109 p.

*Lettres d'un cracheur d'étoiles* est le testament d'un homme qui, à l'automne de sa vie, se livre à une pile de feuilles. Ses souvenirs lui remontent à la gorge. Ces réminiscences fugaces qui se métamorphosent en étoiles dans le ciel d'une vie heureuse, il les recrache pour leur redonner vie. La vie n'est-elle pas constituée d'une multitude de moments éphémères qui nous hantent ? Il faut leur éviter l'oubli, les expulser de soi pour mesurer l'ampleur de notre existence. C'est une espèce d'idéal qu'on poursuit comme l'Étoile de Bethléem. Tout ce livre tourne autour des astres. Sur la terre où tout est virevolte, le ciel piqué de lumières reste la seule constante de ce monde.

L'homme entrelace souvenirs d'enfance, récits de voyages et expériences d'écriture en une galaxie mnémotique. Sa propre mère voit dans les constellations un exutoire douillet à son existence trop piquante ; la Mère Rocheleau, dans sa maison sous les arbres, vit avec le fantôme de son mari, étoile estampillée au cœur ; avec Rémi, il s'immerge dans l'immensité de la vie ; sa grand-mère est disparue à la suite d'une faiblesse au cœur. La honte. La seule femme de sa vie qui tue son amour dans l'œuf à coup de rage sourde. Voyages... Corée, Égypte, Inde, tout le Gange, les gens, l'eau qui font partie de la vie. Les souvenirs ressemblent aux étoiles : longtemps après la disparition de leur source, leur lumière nous inonde encore.

Il ne faut certainement pas aborder l'écriture d'Alain Bernard Marchand en ayant des attentes narratives. Le lecteur est confronté à un certain désordre. Il ne faut pas tenter de dénicher la logique à tout prix ni s'attendre à voir s'aligner ces souvenirs dans une trame événementielle. Il faut rester à l'écoute de l'auteur, se laisser emporter au loin par ces astres, un peu comme on écoute un vieillard qui nous raconte sa vie. La magie des mots nous fait voir le ciel et sauter à cloche-pied sur ses étoiles.

ARIANE OUMET

VÉRONIQUE MARCOTTE

*Les revolvers sont des choses qui arrivent*

XYZ éditeur, Montréal, 2005, 124 p. (Collection « Romanichets »)

Deuxième roman de Véronique Marcotte, qui a publié en 1999 *Dortoir des esseulés*, *Les revolvers sont des choses qui arrivent* surprend d'abord par son titre pour le moins étonnant et par son argument. Arrielle, la narratrice à peine âgée de dix-sept ans, au début de l'intrigue, entretient un amour presque platonique avec sa mère, qui lui aurait fait une révélation, celle de son désir de mourir en véritable état de bonheur. Le jour même de son anniversaire, après une soirée fort réussie, elle la tue froidement à l'aide d'un revolver, sous les yeux horrifiés de son père, convaincue d'avoir ainsi exaucé le vœu de la victime de ce drame tout à fait gratuit.

Cette étrange et sombre histoire, Arrielle la raconte en recourant à une longue analepse alors qu'elle est internée depuis sept mois dans un hôpital psychiatrique à la suite d'un procès où elle a été acquittée pour cause d'aliénation mentale. Se confiant à une espèce de journal intime, constitué toutefois non pas d'entrées quotidiennes mais de courts chapitres, la narratrice tente de justifier son geste : elle n'a été que l'instrument de la volonté de sa mère, avec qui elle entretenait une relation privilégiée : « Seule la voix de ma mère pouvait attirer mon attention. Les autres voix sont frivoles, aériennes, comme une émulsion dans une pièce vide, je les entends si je veux ». Selon elle, sa mère a prononcé son « propre arrêt de mort », et son geste, elle le juge « inévitable », car elle n'a que voulu « conserver cette naïveté de l'enfance » (p. 34). Elle raconte encore son quotidien dans une petite chambre qu'elle partage avec Rita, qui lui procure ses premières jouissances. Cette amitié qu'elle entretient avec elle et qui l'aide à vivre est toutefois mise à rude épreuve après que sa cochambreuse lui eut raconté le crime dont elle est responsable. La rupture se produit quand Rita croit qu'Arrielle l'a trahie auprès des autres malades.

Arrielle est un personnage crédible qui fera la joie des psychanalystes et des tenants de cette science qu'ils associent à la littérature. Car, outre sa conduite qui la pousse à supprimer sa mère, elle noue des liens avec son frère, qui surgit souvent à ses côtés, alors qu'il est mort en bas âge, un peu à la manière de ceux et celles qui entretiennent des liens avec un(e) ami(e) imaginaire.

Le récit, divisé en deux parties, est bien mené, dans un style d'une grande clarté, d'où les émotions ne sont pas absentes. Arrielle parviendra-t-elle à s'adapter à la vie, après cette triste séparation ? La guérison est-elle possible ? Pourra-t-elle profiter de cette liberté, de cette autonomie quand on lui permet de prendre un appartement qu'elle entend partager... avec son frère ?

AURÉLIEN BOVIN







FRANCINE NOËL  
*La femme de ma vie*

Leméac, Montréal, 2005, 165 p.

Neuf ans après la mort de sa mère, Francine Noël a ressenti le besoin de lui rendre hommage dans *La femme de ma vie*.

Pour ce faire et parce qu'elle s'ennuie de cette femme d'exception, elle entreprend un long voyage dans ses souvenirs, remontant jusque dans son enfance, pour rappeler l'amour inconditionnel qu'elle a voué, enfant, à cette Jeanne Pelletier, cette dame qui, à sa grande surprise, a marqué par sa parole – elle aimait bien raconter – la carrière de la narratrice, devenue par la suite écrivaine et professeure de littérature à l'UQÀM, après l'obtention d'un doctorat à Paris, qui a bien fait plaisir à sa mère. « Dès l'été de sa mort, j'ai rêvé d'écrire ce livre sur elle pour célébrer son verbe, à la fois pléthorique et lapidaire. Mais je n'ai pas son style. Je voulais quelque chose qui eût son panache [...] ne raconter que nos bons moments. Mais un tel livre aurait été faux car trop de douleur me liait à elle et je n'ai pas su en faire l'économie [...] Je n'ai pas cherché la "vérité", mais à raconter ma mère comme elle se disait et comme je l'entendais se dire » (p. 164). Avec le talent qu'on lui connaît depuis *Maryse* et *Myriam première*, Francine Noël évoque, non sans une bouleversante émotion sans complaisance, une foule d'anecdotes qui ont meublé sa vie, celle de sa mère, surtout, et aussi de son père, qu'elle n'a pas

beaucoup connu, et de la parenté de Cacouna, d'où est originaire sa mère. C'est d'ailleurs elle qui, à la fin de sa vie, se porte acquéreur de la maison familiale, qu'elle légua, avant de mourir, à sa fille Francine.

Divisé en six chapitres d'inégale longueur aux titres souvent évocateurs qui traduisent bien l'évolution de la relation avec sa mère, « La fée laborieuse », « La femme fardée », etc., le récit entremêle des scènes de la vie familiale qui ne fut pas toujours de tout repos, surtout que la mère est déterminée et souvent en conflit avec son entourage, avec son mari, qui fut un père absent, avec sa fille qu'elle confie aux religieuses pour pouvoir faire sa propre vie et développer sa personnalité, « baroque, masquée, flamboyante à sa façon » tout en marquant « à l'encre indélébile l'imaginaire de sa descendance » (quatrième de couverture). C'est pourquoi, dans son roman familial, la narratrice ne peut taire les difficiles rapports qu'elle a entretenus, adolescente et adulte, avec sa mère, « [I]a plus-que-mère ! La parfaite qui s'exténua pour moi et que je n'aimais plus », avoue la narratrice qui écrit encore : « Je voyais son inappétence envers elle s'amplifier de jour en jour et cela me dévastait. J'avais alors dix-huit ans » (p. 63). Bien sûr, on pourra dire que ce n'est pas la première fois qu'on écrit sur les difficiles relations entre une mère et sa fille, mais il est rare que l'on retrouve tant d'émotions, tant de vérités, tant de qualités dans un récit que l'auteur a dû

trouver exigeant et qui traduit bien son désir, sa quête d'indépendance en même temps qu'une certaine recherche de complicité et d'authenticité. *La femme de ma vie* est un livre majeur qui sait toucher.

AURÉLIEN BOIVIN

IRÈNE NÉMIROVSKY  
*Le vin de solitude*

Abin Michel, Paris, 2004 (1935), 336 p.

Après le succès médiatique de *Suite française*, roman posthume d'Irène Némirovsky qui lui a valu le prix Renaudot 2004, les éditions Albin Michel ont entrepris de rééditer six des romans de l'auteure, publiés à l'origine dans les années trente et quarante. L'initiative, pour rentable qu'elle soit, est surtout heureuse puisqu'elle facilite l'accès à l'œuvre élégante et incisive de Némirovsky, une œuvre qui dormait quelque part à l'ombre de ses contemporains.

*Le vin de solitude* est l'histoire d'Hélène Karol, de ses huit ans jusqu'à ses dix-huit ans : une adolescence vagabonde, passée entre Kiev et Saint-Petersbourg, entre Paris et Biarritz, sans oublier un séjour finlandais alors que ses parents, grands bourgeois fortunés, fuient la Révolution russe. C'est durant ces années qu'Hélène forme son identité, construite sur l'amour inconditionnel qu'elle voue à son père Boris, presque toujours absent (homme d'affaires et joueur invétéré, il lui arrive même d'oublier sa fille dans la salle d'attente d'un casino). En même temps, elle déteste sa mère Bella, qu'elle trouve égoïste et à qui elle reproche surtout, sans le lui dire, de vivre publiquement avec un amant plus jeune qu'elle (et qui est le cousin d'Hélène). Il n'y a que M<sup>lle</sup> Rose, sa gouvernante française, qui l'aime comme elle le souhaite : Hélène est même son unique raison de vivre. En vieillissant, l'adolescente découvre, dans les paysages enneigés de la Finlande, le pouvoir de la séduction et concevra le projet – ultime vengeance – de ravir à sa mère son amant : elle voudra enlever à Bella l'attention dont elle-même aura été privée des années durant.

Némirovsky connaît bien le milieu et la réalité qu'elle reproduit dans *Le vin de solitude*. Ses parents (dont un père banquier) ont fui la Révolution pour s'installer à Paris. Sa propre relation avec sa mère n'aura jamais été facile. On se gardera bien pourtant, malgré l'invitation qui nous est faite en quatrième de couverture, de faire de son roman une



œuvre autobiographique. Mais ce qui est certain, c'est que cette proximité avec le contexte de l'histoire racontée permet à Némirovsky de donner toute la mesure de son talent pour recréer des états d'âme et pour peindre le milieu bourgeois auquel elle appartient, à la manière d'un Tchekhov étalant « la misère des riches ».

GILLES PERRON

SOPHIE-JULIE PAINCHAUD  
*Il fallait que ce soit moi*

Les Éditions JCL, Chicoutimi, 2005, 193 p.

Pour raconter une histoire triste, voire dramatique, sa propre histoire, en fait, Sophie-Julie Painchaud a choisi un style sarcastique, coloré et truculent. Et elle ne manque pas de bagout. Les descriptions autant que les dialogues séduisent par leur relief qui sait faire ressortir en toute circonstance le côté burlesque des choses. Tout passe par cette analyse impitoyable qui souligne la relativité des points de vue, des opinions, des modes de perception de la réalité. Ce choix de style est excellent. Loin d'enlever de la précision au récit, il lui confère des dimensions supplémentaires. Il évite surtout à l'auteure de s'apitoyer trop lourdement sur son sort et de nous présenter une longue plainte qui deviendrait vite ennuyeuse.

*Il fallait que ce soit moi* s'inscrit dans la collection des Romans-vérité de la maison d'édition JCL. C'est une histoire vécue.

À l'âge de huit ans, l'héroïne narratrice a subi, de la part d'un propriétaire de dépanneur, une agression sexuelle particulièrement traumatisante. Pendant des années, elle a cru avoir oublié l'événement, d'autant que ses parents ont décrété à son sujet une conspiration du silence qui n'a jamais été trahie. Ce n'est qu'à l'adolescence qu'elle se rend compte de ses carences, qui l'empêchent notamment de fréquenter les garçons et qui lui rendent insupportables le moindre toucher, le moindre regard des autres. Elle mène brillamment ses études, mais elle n'arrive pas à vivre normalement en société et à envisager de s'y tailler une place.

À vingt ans, elle décide de consulter une sexologue, juste pour voir, en se préparant d'avance à abandonner bientôt. Elle finit par persévérer, pourtant, mais son cheminement sera ardu. C'est cet épisode de sa vie que l'auteure raconte, avec ses hésitations, ses croyances et ses

incertitudes, ses faux pas et ses retours en arrière. Sans être décrite dans tous les détails, la thérapie nous est présentée dans ses moments les plus forts. Nous sommes également amenés à vivre avec la patiente entre les séances et à la suivre dans ses confrontations avec son environnement. Elle est accompagnée dans son cheminement par sa mère et sa meilleure amie, sans en recevoir beaucoup d'aide tout compte fait. Cependant, les rapports qu'elle entretient avec ces deux personnes lui permettent de mesurer son évolution.

Ce petit livre se dévore d'une traite. Moins de deux cents pages d'une étonnante densité, où l'introspection est sans cesse présente, mais servie de telle manière qu'on ne s'y ennue pas. Le style est vif et vigoureux et on lui pardonne aisément de tirer un peu la réalité par les cheveux quelquefois. Comme on pardonne quelques impropriétés dans la désignation exacte des choses. Dans l'ensemble, c'est un très bon ouvrage, même surprenant de la part d'une nouvelle venue en littérature.

CLÉMENT MARTEL

SHENAZ PATEL  
*Le silence des Chagos*

Éditions de l'Olivier (Le Seuil), Paris, 2005, 150 p.

Troisième roman de la journaliste mauricienne Shenaz Patel, *Le silence des Chagos* raconte l'histoire tragique de ce petit peuple des archipels des Chagos, forcé de quitter son île de Diego Garcia au milieu de l'océan Indien pour permettre aux Américains (encore eux !) d'installer une base militaire dans ce véritable paradis terrestre où les Chagosiens vivaient heureux, dans la paix et la tranquillité. C'est par l'entremise de deux personnages, Charlesia, une grand-mère, et Désiré, qui aurait pu être son petit-fils, que nous est rapporté cet exil, ce déracinement de toute une population, traitée comme du vulgaire bétail. Le roman, divisé en trois parties d'inégale longueur, rapportées de façon non linéaire, est constitué d'un prologue (ou ce qui en tient lieu) et d'un épilogue. Dans le prologue, le lecteur fait la connaissance du pays de Chagos, de Diego Chagos, un pays « de factures anciennes, de soulèvements de l'océan, de brutales éruptions volcaniques, de soubresauts telluriques qui fragmentèrent violemment l'hypothétique Gondwana, ce grand continent primitif qui se serait étendu entre l'océan

Indien et l'océan Pacifique, pour donner naissance à la mythique Lémurie » (p. 9). Dans la première partie, Charlesia, qui a quitté son île pour accompagner son mari malade dans un hôpital de l'Île Maurice, se voit interdire de retourner chez elle et mène une vie d'exilée ponctuée de nombreuses visites au port de la capitale Port-Louis dans l'espoir de trouver un bateau sur lequel elle pourrait monter pour rejoindre les siens. Mais ce bateau ne viendra pas : « Debout sur le quai, Charlesia pense à ce mauvais présage qui lui a été dévoilé. Elle regarde la mer vide et se dit qu'ils l'ont définitivement coupée de son cordon, enterré là-bas sous la terre qui lui a modelé les pieds » (p. 34). Elle désespère, elle qui, comme le révèle la deuxième partie, d'une grande poésie et tout en contraste, raconte, quatre ans plus tôt, (soit en 1963) le quotidien de cette mère de famille heureuse, dévouée aux siens, dont elle a été exclue sans préparation ni compensation, comme tous ses concitoyens qui ne reverront plus jamais leur patrie, car, en 1973, six ans après son exil forcé, elle assiste à l'arrivée d'un bateau, le *Nordvaer*, d'où descendent une foule de compatriotes exilés à leur tour. La troisième partie est consacrée à l'histoire de Désiré, né en mer lors de ce grand dérangement et qui trouve réconfort auprès de Charlesia, qu'il rencontre par hasard et qui lui raconte ce qui s'est passé en le confrontant au drame de ses parents et de tout son entourage.

*Le silence des Chagos* traduit le drame de ce peuple déraciné, abandonné par la communauté internationale, qui connaît toutes les misères du monde à s'adapter à un nouveau pays où ils sont ni plus ni moins rejetés, comme ils l'ont été de leur île. Le narrateur joue avec efficacité, grâce à une écriture de grande qualité, sur les oppositions, celle des espaces d'abord, entre là-bas (Chagos) et ici (l'Île Maurice), entre le paradis aux mille odeurs et l'enfer qu'habite une population laissée-pour-compte aux prises avec la pollution et l'insalubrité, et celle des états de vie, entre le bonheur et le malheur.

AURÉLIEN BOVIN





MARYSE ROUY

*Les jardins d'Auralie*

Québec Amérique, Montréal, 2005, 237 p.

À vingt ans, Auralie veut devenir médecin, un rêve à la mesure de ses ambitions, de son talent, de son intelligence. Orpheline de père et de mère, elle est soutenue dans ce projet par son oncle Esquieu, lui-même médecin, très soucieux de léguer son savoir, même à une fille, qu'il a d'ailleurs recueillie et éduquée dans ce but. Il s'admire en sa nièce et son succès deviendra le sien. Auralie est une fille obéissante, une femme



déterminée à réaliser le rêve de son oncle. Pour y parvenir, elle doit franchir de multiples obstacles parce qu'elle vit à Montpellier au XIII<sup>e</sup> siècle, une cité féodale patriarcale, qui ne compte, bien sûr, aucune femme médecin. Elle fera œuvre de pionnière !

L'histoire des femmes est remplie de ces femmes qui ont dû se battre pour prouver leur valeur, prendre leur place et réaliser leur projet de vie. Au XIII<sup>e</sup> siècle, les hommes détiennent le pouvoir et veulent le conserver jalousement. Les femmes doivent donc s'effacer, prendre le chemin du couvent ou devenir épouse et mère, mais ne peuvent certes pas aspirer à devenir médecin. Le combat d'Auralie

est donc inspiré de celui de toutes ces femmes qui ont dû vivre autrement, combattre des préjugés, montrer que le « sexe faible » n'était pas aussi faible qu'on le prétendait. Le « sexe fort », peu enclin à donner une chance à une femme, aussi intelligente et déterminée soit-elle, exige qu'Auralie prouve sa valeur. Devant ceux qui doutent, elle doit se taire pour exister, faire oublier qu'elle est aussi intelligente qu'un garçon et en rien provoquer, humilier ou contrarier les messieurs. Des hommes, et des femmes aussi, doutent d'elle, de son sexe, de sa santé mentale, de son intelligence, que l'on met d'ailleurs à rude épreuve. Certains cherchent même à la tuer !

C'est une histoire inspirante, bien écrite, plausible parce qu'elle repose sur une documentation riche et bien maîtrisée. Les personnages sont humains, attachants, sensibles. Certes, Aurélie est plus grande que nature, comme toutes les battantes.

CÉLINE CYR

YVON RIVARD

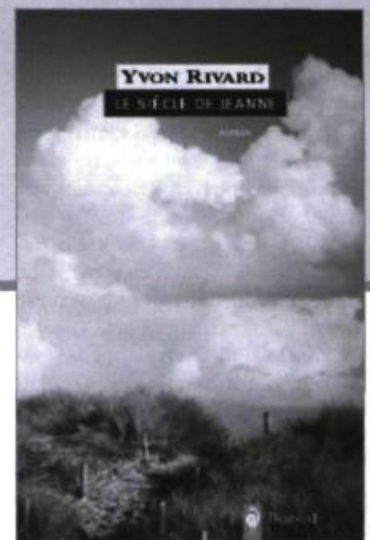
*Le siècle de Jeanne*

Boréal, Montréal, 2005, 401 p.

Dans le dernier roman d'Yvon Rivard, *Le siècle de Jeanne*, le narrateur semble affligé d'un profond complexe de culpabilité : il a quitté sa femme Françoise (frigide, parce que violée avant son mariage) de laquelle il a eu une fille, Alice (malheureuse dans sa relation avec son mari, Maurice, qui ne jure que par Nietzsche). Alexandre, le narrateur, est amoureux de Clara (souffrant de bipolarité et qui tente par deux fois de se suicider) dont il attend en vain le retour, à Paris. S'accusant d'avoir été un mauvais père, Alexandre, dans la cinquantaine, se concentre sur son amour de petite-fille, Jeanne, cinq ans, le rayon de soleil dans la vie

ténébreuse du narrateur-écrivain-scénariste.

Dans le « roman » – je reviendrai au genre –, tout tourne autour de la pureté de l'enfance, avec de fréquentes références à Virginia Woolf, Lewis Carroll, etc., la perte de la liberté dont jouit l'enfant, autour de l'amour et du désir. Ces réflexions sont entremêlées d'incursions dans le monde de la psychanalyse (presque toujours ridiculisée, à juste titre d'ailleurs, comme lors des tentatives de suicide de Clara). Mais, surtout, le narrateur nous livre une suite de réflexions sur l'Ancien et le Nouveau Monde, ses sentiments lors de ses vies à Paris (1<sup>re</sup> partie), à Montréal (2<sup>e</sup> partie) et dans un chalet au bord du fleuve Saint-Laurent (3<sup>e</sup> partie). Il prétend ne pas appar-



tenir à la génération de 1968 ; cependant, il pleure tout au long du texte la liberté perdue de l'enfance qu'il veut retrouver dans celle de Jeanne et dont il espère que sera empreint le nouveau siècle.

On le voit : il ne s'agit guère d'un roman, mais d'un exercice qui s'appuie sur le journal intime concentré sur le narrateur, le récit, la réflexion philosophique sur l'identité québécoise, largement débattue depuis belle lurette (il me



semble qu'on peut passer à autre chose), des cours de sociologie où le professeur s'excuse de faire la leçon aux étudiants. Ce côté pédagogique devient lassant, voire agaçant à la longue. La quatrième de couverture parle de « découverte à la fois existentielle, morale et esthétique. [...] une lutte avec l'art du roman, porté ici à une sorte de point limite où le récit ne se distingue plus ni de l'essai ni de la poésie ». L'éditeur n'a pas tort de vouloir protéger l'auteur, même si le terme « lutte » revient trop souvent dans son texte : tout le monde sait qu'un « vrai roman est l'histoire d'une lutte », une banalité comme celle qui qualifie toute œuvre artistique de « quête ». Mais les commentaires du livre, insistant sans relâche sur le naître et le mourir, la plume de l'auteur qui suit une pensée qui touche en effet à des questions existentielles n'arrivent pas à cerner la problématique qui est pourtant à la base du texte : on ne devient pas convaincant par la répétition. Sans l'écriture admirable, ce flot

de paroles nous aurait épuisés après les trente premières pages. Si on lit le livre, c'est à cause du style, des phrases merveilleusement construites, de l'élégance des tournures. On en oublie la trame à la fois mince et trop ambitieuse. On oublie le pédagogue pour admirer l'art de l'écrivain.

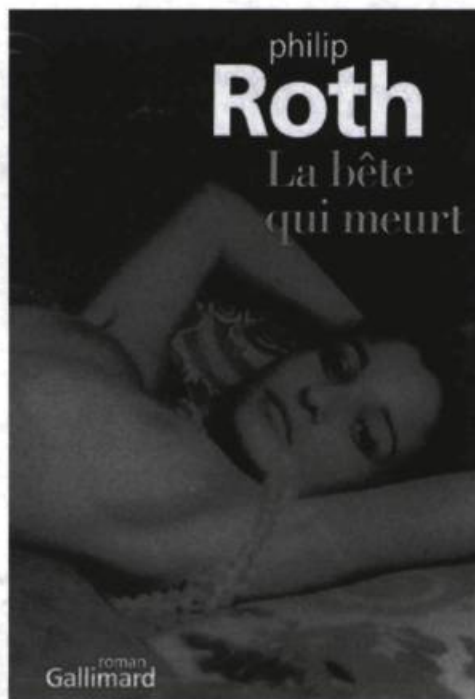
HANS-JÜRGEN GREIF

PHILIP ROTH

*La bête qui meurt*

Gallimard, Paris, 2004, 137 p.

Affirmer que David Kepesh aime les femmes serait un audacieux euphémisme. En fait, ce Don Juan universitaire, professeur d'art, aime mieux courtiser les fleurs à peine écloses. Cependant, tout bascule le jour où Consuela Castillo, une jeune Cubaine, entre dans sa vie. Habitué à posséder les femmes et à les abandonner à son gré, il est confronté à cette tigresse qui l'expose à un douloureux constat : il vieillit. Tout son contrôle d'antan s'efface. De fort et contrôlant il



JACQUES SAVOIE

*Les soupes célestes*

Fides, Montréal, 2005, 275 p.

Une phrase stéréotypée caractérise le roman de Savoie : c'est un livre rempli de rebondissements ! Trois morts subites et inexplicables, des deuils rapides, sans larmes abondantes ni épanchements nostalgiques, des remises en question superficielles, réglées en moins de deux dans le bureau d'une psy bourrée de problèmes personnels, l'explosion de l'Accueil du père, autant de coups de théâtre qui servent à accélérer le rythme d'un roman empreint d'une belle tendresse et d'un rare humanisme.

Les personnages sont aussi stéréotypés que l'histoire : Max, un enfant adopté par un juge sévère et froid, et sa femme, Hélène, effacée, douce et fragile, qui veulent un ami pour Alex, leur garçon mou et obéissant, qui deviendra un avocat insécure et dépressif. Le papa juge s'est payé une liaison dont est issu un notaire plutôt conservateur et ennuyant qui tarde à sortir du placard. Autour d'eux gravitent une psy flamboyante et névrosée, un prof d'économie, adepte de Karl Marx et d'Adam Smith qui, victime de la maladie d'Alzheimer, devient itinérant et client assidu de l'Accueil du père, tenu par une fausse religieuse, ex-

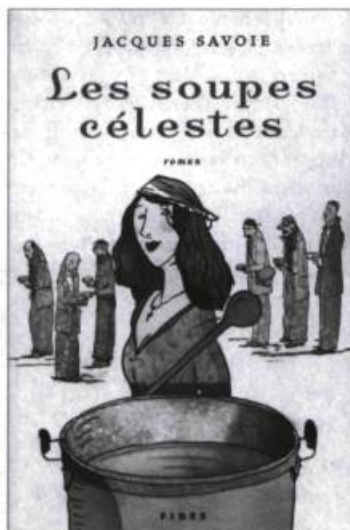
junkie, qui, sortie de l'enfer de la drogue, se lance corps et âme dans la fabrication de la soupe. C'est sa cure de désintox !

Dans ce roman, tout le secret du bonheur, de la tendresse, de l'échange est dans la soupe ou autour d'elle. Elle agit comme élément catalyseur, rassembleur. La préparer à plusieurs permet d'échapper à la solitude. La servir aux autres est une façon de donner un sens à sa vie. Hélène et l'adepte de Smith la regardent mijoter ensemble. La riche et le pauvre

se lient, s'aiment et meurent heureux. L'ex-junkie et l'avocat font de même, sans mourir toutefois.

Bref, c'est un roman plein de soupes que Mafalda aurait détesté, mais qui m'a beaucoup plu parce que les valeurs de partage, d'entraide et de générosité y sont plus valorisées que l'individualisme froid et désincarné.

CÉLINE CYR





devient irritable et jaloux, mais soumis. C'est un sentiment de possession à l'envers. La dépendance le tue à petit feu. À l'heure où les piliers de l'exclusivité amoureuse ont un faible dans le genou, David ne sait plus comment retenir cette nymphe latine. Sans pitié, il sent le poids des années s'appesantir sur son dos. Son âge l'obsède, les potentiels amants de Consuela lui font des pieds de nez imaginaires, la mort commence son tour de reconnaissance parmi ses amis très chers. Il désamorce sa douleur et sa peur obsessionnelle dans divers excès : musique, femmes, histoires du passé. Il renoue avec d'anciennes conquêtes, revit ses frasques d'autrefois. Le récit débouche sur ses premiers balbutiements, sur les égarements et sur les débordements de la révolution sexuelle. L'histoire avec la jeune Cubaine passe au second plan... jusqu'au jour où elle refera à nouveau surface au milieu de la tempête.

*La bête qui meurt* n'est constitué d'aucune division ni chapitre. L'intrigue raconte l'histoire d'un homme qui se livre tout entier dans son désordre. À l'image d'un journal personnel, Philip Roth accumule les anecdotes les unes après les autres, sans plan apparent. L'écriture est lourde, crue ; tout s'entremêle : philosophie, psychologie, histoire,

descriptions pour le moins explicites... Il devient difficile de tirer la ficelle du premier récit, tant il est emmêlé dans un (trop ?) dense tissu de concept et d'abstractions. Naît alors l'impatience du lecteur que trop de détours ont rendu anxieux.

ARIANE OUIMET

#### FRANÇOISE TREMBLAY

##### *Les nocturnes*

Les Éditions Trois-Pistoles,  
Notre-Dame-des-Anges, 2005, 227 p.

Alexis et André sont des amis d'enfance liés uniquement par la musique et l'intérêt de jouer dans le même band. Alexis, un éternel adolescent irresponsable et immature, se marie puis devient père de famille. Ses choix de vie ne lui conviennent pas et le rendent très malheureux. André, un homme timide et réservé, travaille dans une banque. Après le décès de sa mère, une femme étouffante et protectrice, il tombe amoureux d'une danseuse nue, Marie, qui s'installe chez lui, mais qui ne l'aime pas. L'amitié entre les deux hommes grandit aussi mal qu'eux ; elle est faite de jalousie, de trahison et de mensonges. D'ailleurs, tous les deux vont aimer Marie, qui n'aimera personne, surtout pas elle-même. Margot complète ce triste trio. C'est la fille bien, la travailleuse de banque dévouée, la collègue aimable et attentionnée. Elle en pince pour André, qui finit par la remarquer et la demander en mariage. Malheureusement, la méchante et dépressive Marie va mettre fin abruptement à cette union.

*Les nocturnes* est un roman sur le bien et le mal, le beau et le laid, l'immoral et le moral, la bonté et la cruauté, la joie et la tristesse. Il s'agit d'une danse à quatre personnages aussi désœuvrés les uns que les autres, qui se cherchent, qui sont mal dans leur peau, dans leur choix de vie, dans leur carrière, dans leur amour. On s'attache à chacun d'eux. Ils nous prennent par la main, nous entraînent dans leur mal de vivre, nous font partager leur angoisse et leur immense solitude. On veut les comprendre et on voudrait même les consoler.

La force de Françoise Tremblay, c'est de nous faire autant aimer ses personnages et de réussir à nous communiquer leur détresse. Sa seule faiblesse, c'est d'avoir écrit le roman au je parce que le je de chacun n'a pas de personnalité, d'originalité, de voix propre ou de vocabulaire singulier.

CÉLINE CYR

Françoise Tremblay

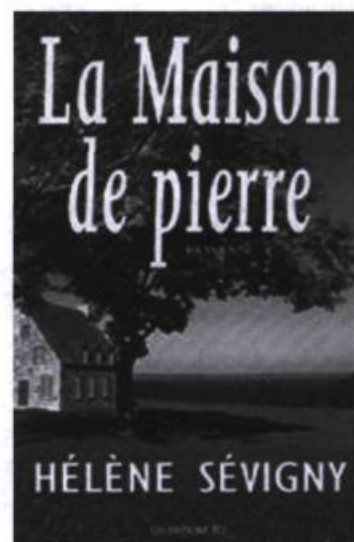
## LES NOCTURNES

ROMAN



INÉDITS

*Un roman sur le bien et le mal, le beau et le laid, l'immoral et le moral, la bonté et la cruauté, la joie et la tristesse.*



HÉLÈNE SÉVIGNY

##### *La Maison de pierre*

Les Éditions JCL, Chicoutimi, 2005, 302 p.

La période trouble qui a entouré la Conquête de 1760 est bien de nature à inspirer les romanciers. Elle offre un terrain fertile aux situations conflictuelles en raison des mutations sociales et économiques dont elle a été le théâtre, alors que deux peuples aux coutumes et au mode de vie très différents étaient forcés à des contacts quotidiens.

C'est dans ce contexte que Hélène Sévigny situe *La Maison de pierre*. À peine sortie du couvent des ursulines où elle a fait ses études, Margaret tombe amoureuse d'un officier anglais qui s'est présenté à la maison paternelle avec un ordre de logement. Lorsqu'elle en devient enceinte, son père, un homme impitoyable, prétend sauver l'honneur de la famille en la mariant de force à Nicolas Cardin, un individu dévoyé qui lui fera chanter et qui finira par engloutir toute la fortune de son beau père dans le jeu et les orgies. Après la mort du colonel, après bien des tribulations aussi, Margaret finira par percer les secrets entourant sa naissance.



Il y a beaucoup d'action dans ce livre et les amateurs en auront pour leur argent. L'intrigue est bien ficelée et elle ménage aux lecteurs de nombreux rebondissements qui, tous, mènent vers le dénouement ; d'où un intérêt bien soutenu par l'unité d'action. Le style est vivant, précis et soucieux de la vérité historique, dont les principaux jalons sont opportunément évoqués ici et là.

Mais là s'arrête la nomenclature des qualités. Les personnages sont incohérents et leur comportement est en général inattendu. La naïveté invraisemblable de Margaret au début de l'ouvrage contraste violemment avec le caractère qu'elle démontre par la suite. L'image de son père et de son mari n'en finissent plus de se noircir au fil des événements, si bien qu'on finit par se demander si le roman suit bien un plan précis ou s'il n'est pas soumis à l'imagination ponctuelle de l'auteure. Celle-ci, sur un autre

plan, se perd trop souvent dans des considérations verbeuses et interminables. Plus grave encore, l'émotion ne passe pas. On ne croit pas davantage au grand amour de Margaret qu'à la haine inextinguible de son père.

Munie d'une bonne intrigue, Hélène Sévigny déçoit un peu. On se serait attendu à plus d'une auteure connue avantagement, qui en est à son huitième ouvrage, dont cinq romans.

CLÉMENT MARTEL

MARC VAÏS

*Pour tourner la page*

Éditions Triptyque, Montréal, 2005, 113 p.

Avec sa première publication *Pour tourner la page*, Marc Vaïs livre à ses lecteurs une création singulière et audacieuse. L'auteur, d'origine tunisienne, démontre à travers ses deux longs textes fictionnels, « Pour tourner la page » et « En tombant de ma chaise », une grande

maîtrise de la langue française et une habileté remarquable à manipuler les mots. Or, le lecteur ne peut s'empêcher de se gratter la tête lors de sa première lecture, tentant de trouver une certaine cohérence, une structure sur laquelle s'appuyer. C'est que, en fait, il n'y en a pas, si ce n'est celle du rêve : l'imprévisibilité onirique caractérise bien l'univers de ces deux fictions.

L'aventure de *Pour tourner la page* débute avec Ubalt, l'ami imaginaire du narrateur, qui, après quelques lignes, change son nom pour Six, et qui pourrait très bien être le double de celui qui raconte l'histoire, héros de son propre rêve : « Il mettais des mots dans des boîtes, des petites boîtes » (p. 27). Le lieu : un endroit où le peso est l'unité monétaire. L'époque : celle de Beethoven. Alors que Six, couché sur l'herbe dans un parc, se fait voler ses souliers par Max, un jeune délinquant, une série d'événements s'enchaînent sur un temps accé-

GILLES TAURAND

*Exécution d'un soldat en gare de Metz*

Seuil, Paris, 2005, 263 p.

Après un silence de 42 ans (deux romans à 18 et 20 ans), Gilles Taurand, ancien psychologue clinicien, puis scénariste connu, revient avec un texte qui laisse perplexe : un couple fait ses comptes quand le mari, Maurice Bercot, dessinateur de bandes dessinées à succès, fête son 60<sup>e</sup> anniversaire. Sa femme Hélène, ancien prix Fémina, se croit atteinte d'un cancer. Deux enfants : Ivan, conçu à Moscou au temps où il fallait être communiste, gauchiste, est homosexuel, à la personnalité vaguement « bipolaire », et Jeanne, étudiante en médecine, est intelligente et déterminée. Tout d'un coup, ce bonheur, huilé comme une machine à coudre, bascule : Bercot a vu, dans une effroyable clarté que nous donnent les rêves, une scène d'exécution. Un jeune soldat est abattu en gare de Metz parce qu'il est homosexuel ; les uniformes semblent indiquer la guerre franco-prussienne, de 1870-1871.

À partir de ce rêve, Bercot tente de remonter la filière pour résoudre l'énigme. Il n'y parvient jamais. Entre-temps, sa femme a lu ses notes, est furieuse parce que Maurice a mal raconté l'épisode moscovite. Suivent des récits de part et d'autre, journal intime de l'une, roman avorté de l'autre. Séparation. Et voilà que Bercot tombe pour l'ex-amant d'Ivan et que sa fille Jeanne revient d'Iran, où une équipe de Médecins sans frontières est intervenue après le tremblement de terre de Bam.

Ce scénario à la limite de la confusion, avec des interventions « psychanalytiques » des narrateurs, agaçantes à la longue, est peut-être un festin pour des psychiatres. Cependant, le texte ne mène nulle part, il n'y a ni début ni fin d'une des trames. Une tranche de vie d'un couple qui semblait uni et qui se retrouve à la proverbiale croisée des chemins ? Pas du tout. Ces pages, écrites dans un style enjoué qui m'a poussé à continuer la lecture malgré moi (et l'énigme de l'exécution – je voulais tout de même savoir), demeurent sans réponse valable et sont truffées de spéculations. Pourquoi la communication entre les membres de cette famille reste-t-elle impossible ? Qui est le jeune homme fusillé ? Comment se fait-il que l'épouse dissimule son état à son mari ? (Les pages les moins obscures sont encore celles du journal intime de l'épouse.) Si vous aimez les devinettes...

HANS-JÜRGEN GREIF

*Bercot a vu, dans une effroyable clarté que nous donnent les rêves, une scène d'exécution. Un jeune soldat est abattu en gare de Metz parce qu'il est homosexuel ; les uniformes semblent indiquer la guerre franco-prussienne, de 1870-1871.*

Gilles Taurand  
**Exécution  
d'un soldat  
en gare  
de Metz**

ROMAN





léré, propre au fonctionnement de la conscience. Les personnages introduits au fil de la pensée finissent par être connectés par un lien souvent aléatoire et interagissent de façon très spontanée. Il est difficile de s'attacher ou de s'identifier aux personnages puisqu'on n'a jamais l'occasion de vraiment les connaître. Ils passent sous les yeux sans s'arrêter, sans se fixer. Néanmoins, après son échec avec le cirque et son acte d'équilibriste, Six décide de partir pour une « colonie éloignée », rechange son nom pour Ubalt et rencontre son âme sœur, Fadadi. Ici, l'auteur utilise le voyage comme une métaphore du changement ; Ubalt ne part pas vraiment, mais il change sa vie complètement. Les deux vivent heureux et l'écrivain a son histoire.

En interchangeant habilement, mais pas toujours de façon évidente, les pronoms de la langue française, le narrateur de « En tombant de ma chaise » ralentit l'instant qui en temps normal passerait très rapidement entre le temps où Machin est assis sur sa chaise et celui où il est par terre, un moment qui finit par durer... 33 ans. Ce moment, cet entre-deux fertile d'images, c'est peut-être celui de la création, le lieu où tout est possible. C'est peut-être aussi le lieu où l'artiste craint sans cesse d'être incapable de créer, de ne produire que de la « mélasse ». Les personnages : La logique, le mouton « démélassifié » qui dévore les pensées bizarres, Machin, le rêveur aux poches remplies de souris dansantes, Mezzo le chien d'aveugle abandonné dans un autobus de ville par son maître, Fracas, l'ami d'enfance de La logique. Machin devient aveugle, huit années passent et le groupe d'amis décide de partir en croisade dans le but de se défaire de l'emprise de l'auteur de l'histoire. Les personnages, les thèmes et les réflexions à l'intérieur de ce texte n'ont que très peu en commun. L'incohérence est déroutante, parfois elle décourage le lecteur à poursuivre sa lecture de peur de perdre son temps avec des propos disparates, mais on se surprend à continuer, intrigué par l'absurdité.

À travers les réflexions sur la vie, l'art et l'écriture, le premier « roman » de Vaïs offre un style très riche en image-

ries, parfois un peu lourd en métaphores et en énumérations. Cet ouvrage se révèle à mes yeux comme un exercice d'écriture au service du rêve et vice-versa. *Pour tourner la page* nous laisse en suspens, nous donne le goût de rêver, l'envie d'« écrire n'importe quoi », pour reprendre les mots de Vaïs.

ANNE THIBEAULT-BÉRUBÉ

FRANCE VÉZINA

*Léonie Imbeault*

XYZ éditeur, Montréal, 2005, 296 p.

(Collection « Romanichels »)

France Vézina occupe une place un peu singulière dans le paysage littéraire québécois. En fait, elle est surtout *méconnue* pour sa poésie et ses pièces de théâtre expérimental. Son premier roman *Osther, le chat criblé d'étoiles*, finaliste en 1990 au prix du Gouverneur général du Canada (XYZ, 1999), en avait pourtant fasciné plus d'un, mais depuis, plus rien. En faisant la connaissance de *Léonie Imbeault*, certains lecteurs auront sans doute l'impression de découvrir une nouvelle voix.

Dès les premières pages, Vézina donne le ton à ce livre étrange et prenant. Un spectre à tête de cheval permet à Léonie – une fillette atteinte d'une pneumonie – d'échapper à la mort. Ce sorcier bienfaisant la transporte au creux d'une grotte habitée par des enfants qui peignent des chevaux sur la paroi rocheuse. Ces figures pariétales symbolisent le délire poétique de Léonie, le souffle créateur qui la maintiendra en vie dans les moments les plus douloureux de son existence. Léonie renaît affamée de tout. Ce sont les Mots, les Songes et les Chevaux (l'auteur personnifie *l'essentiel* en employant fréquemment la majuscule) qui la font voyager dans son *futur antérieur*. Elle suit des cours d'équitation, commence à écrire dans ses « chers Cahiers » et tombe amoureuse de Léo, son professeur d'équitation, « mais elle avait onze ans, et lui en avait vingt ; ça parlait tout seul ; réglait la question » (p. 14).

Les parents de Léonie, qu'elle surnomme avec lucidité Motus et Bouche Cousue, rejettent la nature vibrante et rêveuse de leur fille aînée, une enfant qui les effraie par son trop-plein de vie, sa précocité et son besoin de liberté. Pour son « bien », ils consentent à s'en séparer. À treize ans, Léonie est internée en neuropsychiatrie. Elle y fait la rencontre

du docteur D., un médecin intraitable, déterminé à dompter cette patiente rebelle. Il échoue à contrer le tempérament farouche de l'enfant, comme tous ceux d'ailleurs qui s'autoriseront ce pari par la suite.

France Vézina

*Léonie Imbeault*

roman



XYZ  
éditeur  
Romanichels

Dès le second chapitre, nous apprenons qu'une bonne fée veille en quelque sorte sur Léonie et sur le petit *Monstre Radieux* qui l'habite. De manière inattendue, en empruntant le nom d'Émilie Lajoie, la narratrice se met en scène en s'attribuant ce rôle, celui d'une fée inspirée par Oneiros : « Celle qui rêve !... » (p. 64). Rapidement, la vie d'Émilie chevauchera celle de l'héroïne de son roman. « Entre l'histoire de l'Enfant et ma propre vie, il n'y a presque plus de distanciation possible » (p. 213), admet-elle finalement.

Dans ce roman, Vézina se joue des contraintes de composition romanesque. Elle fait fi de la temporalité et de la rationalité. Léonie, par exemple, « n'ignore pas qu'elle n'est qu'un personnage de fiction » (p. 105), elle sait qu'Émilie doit recourir à elle pour se vitaliser et s'exprimer à nouveau après un échec professionnel. Le lecteur doit accepter ce mystère, sinon la frontière poreuse entre le rêve et la réalité « fictive » devient rédhitoire.

Malgré la perspective oppressive de la thématique, *Léonie Imbeault* demeure un roman lumineux. Son héroïne est incapable de se complaire dans l'amertume ou la rancœur, en dépit de tous les murs qui sont érigés autour d'elle. Le fait mérite d'être souligné, car il n'est pas si





commun. « Il n'y a pas de coupables ; pas de victimes. Pas même d'erreur. Il y a la réalité » (p. 112). Et la réalité de Léonie, c'est un petit cheval qui piaffe d'impatience devant le monde qui s'offre à lui.

Vézina écrit avec la liberté revendiquée par son *Enfant*. Son écriture en crescendo (les énumérations abondent) nourrit un style fougueux et démesuré. Le résultat est parfois vertigineux. Toutefois, un sens aigu de la construction empêche le lecteur de s'égarer dans un labyrinthe onirique, à la condition, bien sûr, de laisser en jachère son esprit cartésien.

Sous une forme romanesque, *Léonie Imbeault* est un poème enthousiaste qui célèbre l'échappée d'un esprit libre. Léonie déclare : « Je ne réfléchis pas, moi. Je rêve !... » (p. 199). Cette formule évoque celle de l'inoubliable *Léolo* de Jean-Claude Lauzon : « Parce que moi je rêve,

moi je ne le suis pas... ». Du reste, la similitude entre ces prénoms est-elle fortuite ? *Léonie, Léo, Léolo*... On peut toujours rêver...

GINETTE BERNATCHEZ

## THÉÂTRE

MARCO MICONE

*Migrances* suivi de *Una Donna*

VLB éditeur, Montréal, 2005, 88 p.

À l'instar de Dany Laferrière qui s'adonne à une relecture et à une réécriture de ses romans depuis quelques années, voici que Marco Micone, écrivain québécois d'origine italienne, nous offre à son tour avec *Migrances* suivi de *Una Donna* une réécriture en profondeur de *Déjà l'agonie* (l'Hexagone, 1988) et d'*Addolorata* (Guernica, 1984).

Ces deux courtes pièces de théâtre portent sur l'impossible retour des im-

migrants dans leur pays d'origine et sur le caractère étouffant de la famille italienne tout en proposant le dialogue avec l'autre et l'acceptation de sa différence comme solution aux tensions interpersonnelles. Les versions initiales ont valu à leur auteur de nombreux prix littéraires, contribuant à en faire un des représentants exemplaires d'un phénomène fort populaire en cette époque de foisonnement des discours sur le multiculturalisme, le pluralisme et l'hétérogénéité culturelle et sociale : la littérature dite « migrante ».

Or, bien plus qu'un simple portrait de la condition des immigrants, c'est à une profonde réflexion sur les rapports humains, sur l'affectivité et sur les errances identitaires que nous convie Micone. Que ce soit par l'histoire de Danielle, une Québécoise, et de Luigi, un immigrant d'origine italienne, qui ont négligé leur vie familiale pour



ROMAN

ZOÉ VALDÉS

*Louves de mer*

Gallimard, Paris, 2005, 231 p.

L'univers de la cubaine Zoé Valdés est unique. Les personnages féminins de ses romans semblent parfois s'apprêter à vivre des histoires d'amour parmi les plus convenues, et pourtant, l'originalité de l'écriture de l'auteure est visible dès les premières lignes. Son dernier roman, *Louves de mer*, se passe chez les pirates des Caraïbes, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. En alternance, d'un chapitre à l'autre nous sont présentés les parcours respectifs de deux jeunes femmes, Ann Bonny et Mary Read, devenues pirates par des chemins différents, mais toutes deux sous un déguisement et sous une iden-

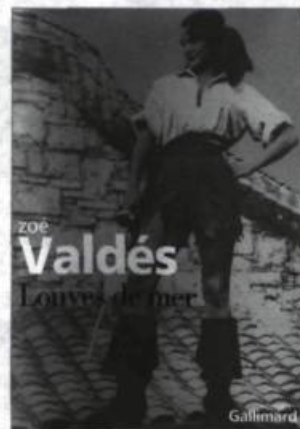
tité masculine. Ces deux femmes au destin particulier finiront par se rencontrer, et même par former, avec le chef pirate appelé Calicot Jack, une sorte de triangle amoureux soudé par une sensualité commune. Les deux femmes, comme il se doit, figurent parmi les plus braves et les meilleurs combattants des mers et deviennent ainsi des « hommes » respectés des autres membres d'équipage. Mais leur travestissement n'empêche pas leurs histoires d'amour de se vivre au féminin, avec parfois une certaine coquetterie qui étonne de la part de personnages qui n'hésitent jamais à décapiter un adversaire !

*Louves de mer* plaira aux lecteurs de Valdés, qui y retrouveront sa plume parfois brutale, son style résolument emporté, ses descriptions colorées et évocatrices. Le monde de la piraterie, ses combats sanglants, et la mort par pendaison qui attend ceux qui sont pris sont évoqués par l'auteure avec l'assurance de

...un roman qui s'inscrit résolument dans le divertissement et qui, en même temps, a le mérite de recréer un aspect inusité de l'univers des pirates.

celle qui a bien retenu ses leçons, ce qui confirme la présence d'une bibliographie sur les pirates en fin de volume. Il s'agit donc, somme toute, d'un roman qui s'inscrit résolument dans le divertissement et qui, en même temps, a le mérite de recréer un aspect inusité de l'univers des pirates ; il nous rappelle aussi que les femmes ont toujours exercé, à travers les siècles, à l'encontre ou à l'insu de la gent masculine, des métiers dont elles étaient normalement exclues.

GILLES PERRON





s'investir corps et âmes pour des causes politiques, ou par le récit de la déillusion d'Annunziata qui, croyant accéder à la liberté et échapper à l'autorité paternelle en épousant Giovanni, s'enlise dans le cercle vicieux de la violence conjugale, le dramaturge fait tomber le voile des apparences en révélant des destins humains bouleversants.

Même si ces histoires s'inscrivent dans un contexte bien délimité, soit les problèmes familiaux et sociaux des immigrants italiens de deuxième génération, elles traitent de problématiques plus universelles et contemporaines, telles la conciliation entre la vie personnelle et l'accomplissement professionnel ainsi que la confrontation entre un bagage culturel traditionnel et la modernité sociale.

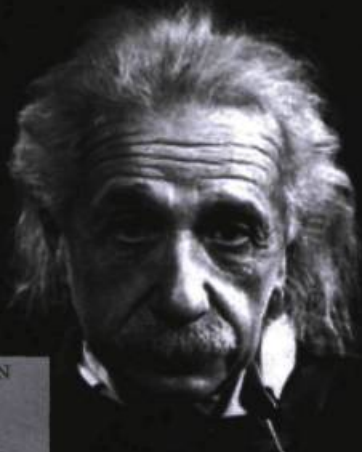
La plus grande réussite de Micone demeure toutefois sa maîtrise exemplaire de « l'art de raconter une histoire ». Loin de proposer un récit linéaire, l'auteur privilégie un procédé d'alternance de scènes portant sur la situation actuelle des personnages et sur des événements déterminants de leur passé, allant même jusqu'à une superposition des deux époques dans *Una Donna*. Cela renforce

l'idée selon laquelle la mémoire, les souvenirs, le passé sont omniprésents, voire obsédants, pour l'immigrant qui est porteur d'une histoire, de traditions, de valeurs autres.

Un seul détail me rend nostalgique de la version originale de *Una Donna* : dans sa réécriture, l'auteur a mis de côté une métaphore fort évocatrice, celle de la sauce tomate. Dans la pièce originale, la protagoniste aspire à la liberté, mais retourne constamment à la cuisson de sa sauce tomate, symbole par excellence de la tradition italienne, métaphorisant ainsi l'influence qu'exercent sur elle les coutumes familiales qui la contraignent au rôle de ménagère et de nourricière. Bien que le texte de la pièce soit explicite à ce sujet, il me semble que cette image illustre à merveille l'impossible conciliation entre le désir de liberté et le poids de la tradition.

Bref, voilà deux pièces délicieuses, à consommer à petites bouchées, vu le pessimisme du propos. On ne peut qu'espérer que l'auteur revisitera son *Figuier enchanté*, court récit tout aussi savoureux publié en 1992 chez Boréal, qui mériterait d'être redécouvert par les lecteurs québécois...

JOSÉE GRIMARD-DUBUC



MARCEL VOISIN

EINSTEIN  
ET LES DÉMONS



PEREGRIN

THÉÂTRE

MARCEL VOISIN  
*Einstein et les démons*

Publisud, Paris, 2005, 219 p.

Notre collègue belge nous livre ici Einstein sous la forme d'une pièce de théâtre en cinq actes. Sous l'apparence de la facilité, car la pièce se lit

plaisamment et les scènes se succèdent de manière variée, l'auteur nous redonne un savant qui fut avant tout un humaniste engagé, n'ayant jamais craint d'agir à contre-courant autant en Allemagne, où il était né juif, qu'aux États-Unis, où Hoover du FBI l'avait à l'œil. La pièce met en scène une dizaine de personnages, sa femme, sa sœur, sa secrétaire et quelques amis du monde scientifique. L'acte 1 se passe en 1932, à Berlin, qu'Einstein doit fuir, les actes 2, 4 et 5 à Princeton, USA, en 1945, 1952 et 1954, tandis que l'acte 3 a lieu en Californie (1948) alors qu'Einstein est convalescent. De la sorte, nous pouvons suivre Einstein à travers son combat pour l'humanité, un savant anti-nationaliste, pacifiste et « antinucléiste », mondialiste, légèrement misogyne, anticonformiste voire misanthrope. Voisin le présente lucide, prophète, méprisant la mort, croyant en l'humanité mais sans espérance. L'auteur de la pièce maintient l'intérêt de son sujet à travers un dialogue vivant et dont il ressort qu'il a bien

documenté le contenu allant des grands événements et découvertes du savant aux détails curieux de la vie mondaine et commerciale qui essayaient de le récupérer. Le texte est remarquablement frappé, au point que de nombreuses répliques des personnages prennent souvent l'allure de maximes. Ainsi quand Einstein dit « Plus que ma naissance, cet antisémitisme m'a fait juif » ou quand la secrétaire Helen affirme : « J'ai souvent remarqué que la sensiblerie altère la sensibilité, comme la sentimentalité les sentiments ». Une belle dramaturgie à jouer, nerveuse, issue de l'admiration citoyenne de Voisin, le laïciste littéraire qui voit en Einstein un homme de la relativité... absolue ! Soulignons aussi qu'une autre collègue belge, Nicole Decostre, vient de traduire *The Einstein File* de Fred Jerome aux Editions Frison-Roche (voir page 7).

ANDRÉ GAULIN



## NOUVELLE

NAÏM KATTAN

### *Je regarde les femmes*

Hurtubise HMH, Montréal, 2005, 350 p.

Écrivain québécois exophone originaire de Bagdad, Naïm Kattan, prix David 2005, n'a nul besoin de présentation. Avec *Je regarde les femmes*, l'essayiste, nouvelliste, romancier et critique accompli sur la scène littéraire québécoise, voire mondiale, offre à son lectorat fidèle un vingtième ouvrage de fiction : un recueil de trente-trois nouvelles mettant en scène un narrateur passionné et sensible qui nous raconte des tranches de vie plus ou moins longues de différents couples montréalais. À travers l'intensité des moments intimes de désir, d'amour et de deuil, chacun de ces clins d'œil va chercher ce qu'il y a de plus vrai dans la vie de ces hommes et ces femmes.

Les nouvelles sont réparties en trois volets : « Je regarde les femmes », « Le théâtre des veuves » et « Il n'y a pas d'âge ». Bien qu'il incarne un personnage différent dans chaque histoire, le narrateur masculin de la première partie du livre s'énonce à la première personne. D'un amour de jeunesse avec la ravissante Véronique avec qui le désir était « une constante » (p. 15), au suicide du voisin de palier qui le force à se questionner sur les relations malsaines dans lesquelles les gens s'embarquent, en passant par son inquiétude envers son apparence physique, qui se dégrade au fil des années, le narrateur des huit premières nouvelles aborde surtout le thème de la grande passion amoureuse qui contrôle, envahit et s'empare du corps et de l'esprit.

L'auteur ouvre la deuxième partie de son livre, « Le théâtre des veuves », sur un dialogue dramatique entre Ava et Ella au sujet du défunt mari d'Ella, Gabriel, et de la répartition de ses biens entre les deux femmes. Ava a entretenu une relation adultère avec Gabriel ; la conversation est empreinte de sentiments de trahison et d'amertume. Par la suite, on fait la connaissance de différents conjoints qui subissent soit une séparation, un divorce ou la mort d'un être cher. L'humanité est le thème central de ce chapitre alors que les personnages s'entraident et compatissent les uns avec les autres.

Enfin, dans « Il n'y a pas d'âge », le narrateur laisse entendre qu'il n'est jamais trop tard pour devenir amoureux, racheter son passé, aspirer à être un bon père, recommencer sa vie sous une autre perspective, se donner une deuxième chance. Il y a, entre autres, Raoul, qui, au cours d'un voyage d'affaires en Argentine, tombe amoureux de la jeune Ada qui a le même âge que sa fille. De même, on retrouve Alberto, un homme d'un certain âge, qui, depuis la mort de sa femme, s'est isolé de sa famille et s'est détaché de ses émotions. La naissance d'un petit-fils et l'amour inconditionnel que lui démontre son propre fils permettent à l'homme de retrouver un sens à sa vie. Dans un très beau passage, le petit-fils et Alberto tentent de sauver la vie d'un chaton abandonné et blessé. La complicité partagée entre le garçon et son grand-père est déployée avec une intense sensibilité.

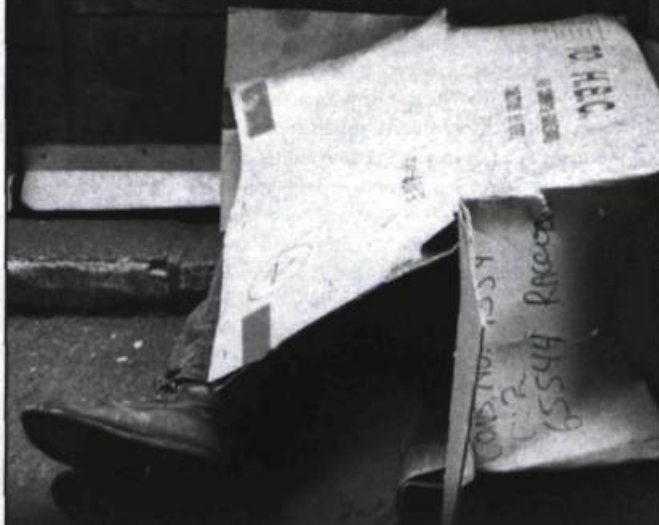
L'écriture est sublime. L'authenticité des petits bouts de vie qui constitue *Je regarde les femmes* et la pluralité de ton, de rythme et de style d'une nouvelle à une autre, donnent la chance au lecteur de s'identifier à un ou plusieurs des personnages et de se reconnaître à l'intérieur de ceux-ci. Kattan a su capter magnifiquement la diversité profonde de ses personnages, rendant son œuvre certes accessible, mais avant tout très touchante.

ANNE THIBEAULT-BÉRUBÉ

# André Marsan

LE ROBINEUX  
DU PLATEAU

ROMAN



LES ÉDITIONS JCL

Flagosse, un itinérant sans identité, semble avoir toujours fait partie du décor du Plateau Mont-royal.

Un matin, il est trouvé inanimé sur le trottoir. Il est recueilli par des religieuses, celles-là mêmes chez qui il effectuait des petits travaux et bavardait de son passé.

Sachant qu'il parcourt ses derniers kilomètres d'errance, le robineux confie à sœur Dominique les circonstances qui l'ont fait déraiper et l'événement qui explique sa déchéance.

L'auteur de *Sainte-Rose Ouest* (2004) met sa plume exceptionnelle au service d'une histoire à la fois insolite et touchante.

Découvrez ce livre chez votre libraire et plus encore sur

[www.jcl.qc.ca](http://www.jcl.qc.ca)

Conseil des Arts  
du Canada



SOPEC



Patrimoine  
canadien